

LE CHANOINE MICHEL EVEN
SUPÉRIEUR DE LA BASILIQUE ET DES CHAPELAINS DE
NOTRE-DAME DE PONTMAIN, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE
ANCIEN DIRECTEUR DES MISSIONS DIOCÉSAINES DE PARIS

MONSEIGNEUR

GASTON DE SÉGUR

MAISON DE LA BONNE PRESSE
PARIS, 5, RUE BAYARD

M CM XXXVII



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

MONSEIGNEUR GASTON DE SÉGUR

□ IDÉALISTES ET
ANIMATEURS □

**A la sainte et vénérée mémoire
de Monseigneur HENRI DEBOUT
protonotaire apostolique,
je dédie cet humble travail,
qu'il a désiré et aimé.**

L'AUTEUR

31 mai 1936.

L'auteur se fait un devoir de déclarer que si, dans le cours de son récit, il emploie les mots de saint et de sainteté, et s'il expose des faits qui pourraient être interprétés comme présentant un caractère surnaturel, c'est en réservant le jugement de la sainte Eglise, aux décisions de laquelle il se déclare entièrement soumis d'esprit et de cœur, sur tous les points, et sans réserve aucune.

PRÉFACE

En 1878, Mgr de Ségur étant venu à Lille pour visiter les curés des paroisses et les ecclésiastiques notables de la ville, j'eus la mission de le guider, ce qui me procura, pendant toute une journée, le loisir de l'observer. A vrai dire, il ne m'était pas inconnu. Du Séminaire Saint-Sulpice, je gardais le souvenir d'une conférence où Mgr de Ségur s'était montré causeur fort spirituel, laissant échapper, dans son zèle apostolique, des critiques très justes mais parfois mordantes. A Lille, il m'apparut tel un saint et un apôtre. Avec quelle émotion, le soir, il recommanda l'Œuvre de Saint-François de Sales aux prêtres zélés réunis autour de lui ! L'impression profonde que je ressentis alors à son contact, se renouvela peu de temps après, dans une visite que je lui fis à Paris et dont le détail reste toujours présent à ma mémoire.

La physionomie de Mgr de Ségur était vraiment complexe. Sous peine de se tromper, il fal-

lait se garder de le juger sur une première apparence. Jamais, peut-être, je n'ai connu de ma vie un personnage ecclésiastique dont j'aie ouï dire à la fois tant de bien et tant de mal. Mais avec le recul des années apparaissent, en même temps que les passions et l'envie de ses détracteurs, la pérennité et l'efficacité de tout le bien qu'il a fait.

Le premier pénitent dont Mgr de Ségur discerna la vocation sacerdotale fut le chanoine Chaumont, qui demeura pendant plus de quarante ans son dirigé. Celui-ci put donc étudier et connaître, sous tous ses aspects, cette grande figure à laquelle il consacra un beau livre. M. Chaumont était profondément persuadé de la vraie sainteté de son illustre directeur. Maintes fois il me témoigna son vif désir de voir la cause du saint prélat introduite en Cour de Rome. Dix ans après la mort de Mgr de Ségur, avec un cœur tout filial il rédigea un mémoire relatant les faits sur lesquels était basée sa conviction. Tant que je vivrai, je veux être l'écho de sa voix.

C'est donc un bonheur pour moi de présenter au public le livre de M. le chanoine Even. Son principal mérite est d'avoir très parfaitement saisi les traits en apparence opposés de la physionomie de Mgr de Ségur, et de les avoir harmonisés dans

des lignes sobrement écrites, très substantielles, très profondes, et en même temps très vivantes.

Ce faisant, l'auteur, je le sais, acquitte une dette personnelle de reconnaissance. Alors que, victorieux de bien des obstacles, M. Even quittait l'étude du droit pour entrer à Saint-Sulpice, il se rendit au cimetière de Pluneret afin de mettre sa vocation en même temps que sa vue, menacée par l'étude et les veilles, sous la protection du pieux prélat dont la vie conquérante et les écrits l'avaient souvent guidé en confirmant ses convictions religieuses.

Sa brochure vient à son heure. Les rangs de ceux qui ont connu Mgr de Ségur vont s'éclaircissant chaque jour. Il est bon que les jeunes apprennent, eux aussi, à connaître celui qui fut l'initiateur de quelques-unes des grandes œuvres catholiques dont nous voyons aujourd'hui l'épanouissement — tel l'incomparable Congrès eucharistique de Buenos-Ayres, — et l'auteur de livres nombreux dont plusieurs gardent encore toute leur actualité.

L'œuvre de M. le chanoine Even est accessible à tous ; elle fera revivre bien des souvenirs. Puisse-t-elle inspirer à ceux qui en ont reçu mission la pensée d'étudier à nouveau les documents

relatifs au saint prélat et favoriser peut-être ainsi l'introduction de sa cause en Cour de Rome. J'en fais le vœu dans le fond de mon cœur et je l'exprime ici, en le soumettant très humblement aux décisions de la Sainte Eglise.

HENRI DEBOUT,
protonotaire apostolique.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Tous ceux qui aiment à rechercher dans une vie l'influence de l'hérédité, influence qui n'est pas niable, bien qu'il ne faille pas non plus l'exagérer, auront beau jeu en étudiant celle de Mgr de Ségur !

Louis-Gaston-Adrien de Ségur naissait à Paris, 18, rue de Varenne, le 15 avril 1820, et était baptisé le surlendemain 17, à Saint-Thomas d'Aquin.

Le comte de Ségur, son aïeul, était le parrain, et la comtesse Rostopchine, sa grand'mère, était la marraine. Par les Ségur, il descendait du chancelier d'Aguesseau, du maréchal de Ségur, ministre de la Guerre sous Louis XVI, du comte de Ségur, ambassadeur de France auprès de l'impératrice Catherine II, grand-maître des cérémonies sous Napoléon I^{er}, pair de France, et membre de l'Académie française. Son grand-père Rostopchine était le célèbre gouverneur de Moscou qui, en 1812, incendia cette ville, seconde capitale de l'empire russe, presque entièrement composée alors d'habitations en bois et dont la

destruction facile, complète et terrible, obligea le tout-puissant empereur à reculer en plein hiver et en plein désastre.

On voit tout de suite dans quel milieu, sous quelles influences, l'enfant qui fut accueilli avec une grande joie et destiné, semblait-il, à continuer la race, fut immédiatement placé.

Il se manifesta de très bonne heure ce qu'il devait être toujours, supérieurement intelligent, compréhensif, délicat, artiste, et artiste sensitif et raffiné, vivant plus par le cœur que par la raison, à cause de cela parfois trop impulsif. Au total, pourtant, une très affectueuse, très séduisante, très attirante et très riche nature.

De sa toute petite enfance on ne sait pas grand'chose, sinon qu'il fut enfermé, dès l'âge de 6 ans, dans une médiocre petite pension de Fontenay-aux-Roses, où il souffrit affreusement. Il n'était pas de ceux que les camaraderies d'internat pouvaient satisfaire, et la séparation de la famille lui fut une épreuve très dure. Ses lettres d'enfant à sa mère sont de véritables cris de désespoir. Il avait pour elle un amour ardent qui se manifesta souvent et d'une façon exquise.

Voici, par exemple, les sentiments qu'il lui exprimait à l'âge de 8 ans : « La nouvelle qu'Anatole

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

(son frère) entrera à Fontenay-aux-Roses me fait du plaisir et de la peine ; du plaisir parce que je le verrai, de la peine parce qu'il ne vous verra plus. »

C'est à cette époque déjà que se manifesta aussi une passion pour le dessin, qui témoignait de l'éclosion d'un talent de premier ordre.

Dès l'âge de 8 ans, en effet, on dut remarquer ses essais au dessin et à la plume ; de 10 à 12 ans, il commença à remplir des albums de croquis pittoresques, et au collège paya plus d'une fois ses pensums par le portrait, spirituel et hâtivement tracé, d'un professeur ou d'un surveillant.

Il eût été facilement cruel, il le savait, et c'est une des raisons pour lesquelles il renonça à la caricature, genre dans lequel il eût excellé... et dépassé la mesure.

Il avait représenté, par exemple, un excellent homme, ami de sa famille, qui se croyait poète — et, disait-on, ne se lavait jamais, — sur un trépied, avec un corps de porc-épic, et ces mots au-dessous : *un porc épique*.

Ses seules joies étaient les jours de sortie, où son plus grand bonheur consistait à s'asseoir aux pieds de sa mère déjà assez souffrante.

Il avait quitté alors Fontenay-aux-Roses. On

l'avait placé dans une autre pension d'où il suivait les cours du collège Bourbon, aujourd'hui lycée Fontanes, et il allait à la maison chaque dimanche. Son seul but de promenade était généralement la visite de quelque musée : une lettre qu'on a conservée et qu'il écrivit à l'âge de dix-sept ans manifeste son admiration profonde pour Paul Delaroche, alors dans tout l'épanouissement de son génie.

Ainsi donc, pendant toute cette période de sa vie, le jeune de Ségur se montre avec toutes ses qualités naturelles et une grande pureté de mœurs, résultat d'une éducation choisie et surveillée, de sa situation dans un milieu excellent ; mais Jésus-Christ n'y occupe pas encore une place de choix. Il avait fait sa première Communion le 16 juin 1833 à Fontenay-aux-Roses, préparé par le curé du « village voisin » qu'était alors Bourglala-Reine. Huit jours après, il recevait dans l'église de Châtillon le sacrement de confirmation des mains de Mgr de Quélen, et tout cela fut fait avec la plus grande honnêteté, la plus entière correction.

Mais il faut avoir le courage de dire qu'il ne semble pas qu'il y ait eu davantage, de l'aveu même de l'intéressé, qui plus tard devait redire

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

à maintes reprises tout ce qu'il pensait de cette éducation trop uniquement dirigée selon le monde et le milieu distingué de l'époque, avec en plus cette « religion du dimanche » qui n'est pas en vérité l'esprit et la vie de l'Évangile.

Cette atonie religieuse n'alla jamais cependant jusqu'à la perte de la foi ni à la négligence totale de la pratique chrétienne. Mais l'âme du jeune homme ne devait s'éveiller que plus tard, sous l'influence au moins indirecte de son cousin, le prince Augustin Galitzine, et surtout celle de sa grand'mère, la comtesse Rostopchine, convertie depuis 1806 de « l'orthodoxie russe » au catholicisme. L'intelligence, un esprit très vif, la culture et l'érudition de cette femme de haute valeur lui permettaient d'étudier les Pères dans les textes, la Bible dans les originaux hébreux ; on devine tout de suite quelle pouvait être son influence.

C'est pendant les vacances de 1838, en famille, au château des Nouettes en Normandie, que Gaston de Ségur, à la suite d'un travail solitaire et sous l'influence de la grâce, parvint à la découverte de Jésus-Christ en son âme.

C'était le 8 septembre, jour de la Nativité de la Sainte Vierge. Ce jour-là, dans une communion réellement fervente, le Maître appela « le jeune

homme riche » dans la petite église d'Aube, du diocèse d'Evreux, et celui-ci, dans la ferveur et l'ardeur de ses 18 ans, se donna pour ne plus se reprendre. Il y apporta d'ailleurs la fougue et la maladresse de tous les convertis, exagérant un peu trop le nombre de ses prières vocales, par l'utilisation abusive de la « discipline », enfin n'osant plus rire, lui si joyeux.

Mais toute cette fièvre se calma ; peu à peu l'équilibre revint et il en puisa les principes dans une étude approfondie et sans cesse reprise de *l'Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales, qui lui avait été donnée comme manuel de formation par sa grand'mère.

Le jeune homme a daté de ce jour sa conversion, et c'en était une dans toute la profondeur et toute la réalité du terme.

Sur une image que l'on conserve et qui représente le Saint Sacrement exposé au milieu d'anges en adoration, il a écrit au crayon : « Souvenir de ma conversion à Aube, Notre-Dame de septembre 1838. » Un peu en dessous, il avait dessiné un cœur percé d'un glaive avec l'inscription : *Heureux ceux dont les iniquités sont remises et les péchés effacés.* Sur cette image encore, il écrivit plus tard les dates de ses ordinations successives.

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

Depuis lors, jusqu'à son entrée à Saint-Sulpice, il partagea son temps entre la famille et les œuvres de charité. Il alla un peu dans le monde, quand il le fallait, et il y dansa aussi, quand il le fallait encore, sans grand enthousiasme d'ailleurs.

Toute sa fougue — et il n'en manquait point, — nous l'avons dit, se porta vers le dessin et la peinture. Pendant les soirées en famille, il entreprit une série de dessins pour illustrer la vie de Jésus et malheureusement n'en put produire que douze scènes, car il lui fallut s'arrêter, par suite d'une fatigue de la vue qui l'obligea au repos pendant quelque temps. Aussitôt remis, il fréquenta six mois environ l'atelier de Paul Delaroche pour qui il avait, nous l'avons déjà dit, une si profonde admiration et qui le lui rendait, puisqu'il devait dire au comte de Ségur en parlant de son fils : « Quoi que vous fassiez et quelque carrière que vous choisissiez pour votre fils, sa vocation est d'être peintre et grand peintre. »

Mais la délicatesse exquise du jeune homme fut blessée par la grossièreté de la vie d'atelier, des conversations, et la brutalité crue du monde des « modèles ». Il renonça à l'étude du nu et cela ne devait pas être sans inconvénient pour son art. Son insuffisance de ce côté explique le mot de

Pie IX. Le Pape, avec sa façon prime-sautière de s'exprimer et imagée, disait un jour d'un de ses portraits : « Ce bon Mgr de Ségur, il a oublié de nous faire des épaules ! »

Le jeune homme continuait en tout cas à voir Paul Delaroche en particulier, et il profita si bien de ses conseils, que le premier tableau qu'il exposa au Salon de 1841, un portrait de son père, obtint la médaille d'or. Les compositions religieuses, ses portraits de saints, sont d'une délicatesse exquise, et il est tel dessin de saint François d'Assise, de saint Thomas d'Aquin, du P. Libermann, fondateur de la Congrégation du Saint-Esprit, qui ne sont pas loin d'être des chefs-d'œuvre.

Une large part de son temps était consacrée à la charité, et de bonne heure il s'était agrégé à la Conférence de Saint-Vincent de Paul des Missions-Etrangères, où il se trouvait entre autres avec M. le Prévost, le futur fondateur des Frères de Saint-Vincent de Paul, et Pierre Olivaint, qui devint Jésuite et martyr.

« Dès cette époque, dit le marquis de Ségur, il avait le don de se faire aimer et de faire aimer Dieu. Il faut dire qu'il y allait avec une simplicité parfaite, se faisant pauvre avec et pour ses chers pauvres, leur apportant lui-même sous son bras des

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

cotrets de bois, des vieux vêtements quêtés à leur intention, habillé et chaussé sans aucun vestige d'élégance, et se dépouillant volontiers pour les enrichir de ses dépouilles. »

Il faisait d'ailleurs ses études de droit. Ses examens terminés, il partit pour la Russie et il y passa une heureuse période de vacances, à Voronovo, non loin de Moscou, chez sa grand'mère. Il en rapporta des dessins et des aquarelles d'un goût excellent et que l'on place, à juste titre, parmi ses meilleures productions artistiques.

C'est à son retour de Russie qu'il dut se préparer à un nouveau départ, très inattendu celui-là, mais qui était pour lui bien séduisant. Il apprit qu'il était nommé attaché à l'ambassade auprès du Saint-Siège où le comte de Latour-Maubourg, ami de son père, devait l'accueillir avec la plus grande cordialité au palais Colonna, sa résidence.

C'était pour Gaston de Ségur la réalisation d'un rêve qu'il n'aurait pas même osé esquisser. Rome était pour lui non seulement la capitale chrétienne, mais en même temps l'une des capitales, et non des moindres, de l'art. Rome, dans un pareil milieu que celui de l'ambassade, et avec tout ce qui gravitait autour de l'ambassade, c'était enfin l'assurance de vivre dans la plus haute et la plus raffinée

des cultures intellectuelle, esthétique et religieuse.

Pour comprendre quel éblouissement fut pour le jeune homme cette perspective de quelques années de vie dans la Ville Eternelle, il faut avoir connu quelque chose de cette vie !

Rien n'est, en effet, plus souhaitable et rien n'est meilleur pour parachever une formation générale, à condition qu'on puisse y séjourner et surtout qu'on y vienne aussi avec une formation déjà reçue. Alors le moindre détail de la vie romaine, comme le moindre objet, y réveille et y fixe des souvenirs successifs. On y acquiert pour la force de la pensée, pour la délicatesse du cœur et du sens de la beauté, un fini et un je ne sais quoi d'achevé, dans toute la personnalité, qu'aucun autre travail ne saurait donner d'une manière aussi complète.

La riche nature de Gaston de Ségur ne pouvait que s'y enrichir et s'y affiner encore. Il n'y fréquenta aucun atelier, mais assidûment les musées, admira sans réserve les grands antiques du Vatican et beaucoup moins le Moïse de Michel-Ange, dont le manque d'esprit religieux l'impressionna défavorablement et définitivement. Par contre, il se laissa séduire par le Pérugin et Raphaël ; il dessina beaucoup et il peignit un portrait de l'ambassadeur, une Vierge Immaculée et un jeune pâtre

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

dans la campagne romaine, dans le genre de Léopold Robert, qui pourrait bien être sa meilleure toile.

Mais la Rome religieuse l'attirait davantage encore, et il en jouit intensément. C'est un des grands charmes de Rome, quand on y a du temps, que de pouvoir errer sans but précis, afin d'arrêter ses pas quand on le veut, et d'accrocher sa prière dans tous les coins, dans les sanctuaires célèbres comme dans ceux qui sont moins connus, et qui ont parfois plus de charme, ou tout au moins un charme plus délicat et plus saisissant.

Gaston se retrouvait souvent devant la crèche du Sauveur que garde la Confession de Sainte-Marie Majeure, devant la fameuse icône byzantine de Notre-Dame, « Salut du peuple romain », qui donne audience dans la chapelle Borghèse de la même basilique, à Saint-Jean de Latran, à Sainte-Croix-de-Jérusalem, devant la Vierge della Strada de l'église du Gesù, enfin et surtout, et souvent, à Saint-Pierre au Vatican.

Il vit dans les dernières années le Pape Grégoire XVI, majestueux, simple, spirituel, et qui s'amusait tout le premier des plaisanteries incessantes du poète Belli sur la forme et la couleur du nez pontifical. Mais l'homme que le jeune de Ségur

aima le plus à Rome, et qui devait guider et orienter sa vie, était l'une des personnalités les plus marquantes et les plus vénérées d'alors, un Jésuite, le P. de Villefort, qui fut son directeur et son confident.

Au mois de juillet qui suivit son arrivée, étant resté presque seul à Rome et même à l'ambassade, Gaston fut atteint de la dysenterie et assez sérieusement. L'abbé Véron, qui terminait ses études et devait mourir curé de Saint-Vincent-de-Paul à Paris, le soigna avec le plus extrême dévouement, l'ayant recueilli dans son appartement, et il le guérit.

Mais la maladie devait, dans cette vie comme tant d'autres, accomplir son œuvre bienfaisante en obligeant celui qu'elle visitait, à réfléchir un peu plus, et à comprendre qu'il ne faut s'attacher qu'à l' « unique nécessaire ».

CHAPITRE II

Rétabli au mois de septembre, le convalescent, avec son ami Cazalès, qui lui aussi devait se donner tout entier plus tard au service de Dieu, partit pour l'Ombrie et les Marches, et ce voyage devait marquer dans sa vie.

Pérouse l'attirait, avec la richesse de son musée et la possibilité d'y étudier de plus près le maître Raphaël, le Pérugin, puis Assise, qui le séduisit pour toujours !

Celui dont on a pu dire à juste titre qu'il avait été le « grand Tertiaire », qu'on trouva à sa mort vêtu de la bure cendrée des Frères Mineurs, qui devait être sans cesse si fidèle à leur esprit, à les servir et à les aimer, se fit admettre au Tiers-Ordre devant le tombeau du séraphique saint François. Il devait en rapporter une impression ineffaçable.

De là, il gagna Lorette. Il s'y promit à Dieu par les mains de la Très Sainte Vierge, et, trois mois plus tard, pendant la messe de minuit, entre les mains du P. de Villefort, il vouait une perpétuelle chasteté, la formulant ainsi :

« Rome, en la nuit de la Nativité du Seigneur, an 1842.

Seigneur Jésus-Christ, devant l'adorable sacrement de l'Eucharistie, en cette sainte nuit de votre naissance, je me consacre et me voue tout entier à vous et à la Vierge Marie sous le vœu d'une perpétuelle chasteté. Ici, je promets et je jure de suivre la sainte vocation par laquelle vous m'avez appelé à vous. En foi de quoi je vous promets, ô Jésus, doux époux de mon âme, de lire chaque jour le petit office de la Bienheureuse Vierge Marie, jusqu'à ce que, ayant reçu par votre grâce les ordres sacrés, j'aie pris le très doux fardeau du grand bréviaire. Amen.

Alléluia, le Seigneur est mon partage ! »

Gaston de Ségur avait alors 22 ans et 8 mois. Il s'était passé déjà plus de quatre années depuis son passage du « quelconque » au « bien » ; et il y avait dix-huit mois environ qu'il était à Rome.

Il annonça très vite à sa famille son intention d'entrer au Séminaire, et, à son grand étonnement, rencontra la plus vive opposition, en particulier de la part de sa mère, qui devait être très longue à s'y résigner.

Puis, il quitta Rome en janvier 1843 et resta parmi les siens jusqu'au moment de son entrée au Séminaire. Pour s'y préparer, il se donna plus que

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

jamais aux œuvres de piété et de charité, et suivit particulièrement avec beaucoup de soin la retraite pascale prêchée cette année-là à Notre-Dame de Paris par le P. de Ravignan. Il en a laissé un très précieux compte rendu sténographique.

Enfin, le jeune homme entra à Issy au mois d'octobre 1843 et profita largement, comme on peut le penser, de l'admirable formation qu'on y reçoit, et qui vient autant des exemples que des enseignements de nos maîtres vénérés, les Prêtres de la Compagnie de Saint-Sulpice.

Au Séminaire il fut régulier, pieux, plein d'entrain. Il écrira plus tard à l'un de ses pénitents, Issien lui-même : « Mon enfant, observe bien la règle du Séminaire, tout est là. Je puis te confier que je ne me souviens pas d'y avoir manqué volontairement une seule fois pendant tout le temps que j'y ai passé. »

Mais, quelques mois avant le sous-diaconat, il fut repris de son mal d'yeux et il dut interrompre ses études avant la venue des vacances de 1846. Il partit pour un long voyage de repos avec l'un de ses frères et son vieil ami de Rome, l'abbé Véron.

Il visita alors le Valais, l'Italie du Nord et le Tyrol, put reprendre au retour la vie régulière du

Séminaire, se remit à peindre et à dessiner. Enfin rentré à Saint-Sulpice, il reprit avec quelques précautions ses études et vit venir l'heure tant désirée du sacerdoce. Le samedi 18 décembre 1847 il fut ordonné prêtre par l'archevêque de Paris, Mgr Affre, et il célébra le lendemain sa première messe à l'église Saint-Sulpice, à la chapelle de la Sainte Vierge.

C'est en célébrant cette première messe qu'il demanda à Notre-Dame de lui obtenir de son Fils, comme grâce spéciale et bénédiction de son sacerdoce, *l'infirmité qui le crucifierait le plus, pourvu qu'elle ne fît pas obstacle à la fécondité de son ministère*. Comme la réponse se fit par la suite un peu attendre, il aimait à répéter à ses amis : « Il paraît que j'ai posé à la Sainte Vierge un problème qu'elle ne peut pas résoudre ! » Hélas ! — mais doit-on dire hélas ! — il ne se doutait pas que l'épreuve viendrait, et qu'elle serait, malgré tout son courage pour la supporter, cruellement lourde !

En attendant, il chercha un ministère conforme à son goût et à ses désirs. Après avoir vécu quelque temps en famille, il résolut de réaliser un de ses rêves en vivant en communauté, 32, rue Cassette, avec plusieurs jeunes prêtres désireux comme lui de vivre en pauvres et pour les pauvres. Chacun

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

travaillait de son mieux et de son côté, et on se retrouvait pour les repas.

De ces compagnons, les quatre premiers surtout ont laissé un nom dans le clergé de France, puisque ce furent M. Gay, le futur évêque d'Anthédon et l'auxiliaire du cardinal Pie ; M. Gibert, qui devait mourir chanoine de Moulins, où il fut vicaire général ; M. de Conny, le futur prélat, et M. de Girardin, le futur curé de Paris.

L'abbé de Ségur fut tout de suite attiré et spécialisé, si on peut dire, du côté de la prison militaire et des enfants pauvres du quartier. Ce furent les soldats eux-mêmes détenus dans la prison — aujourd'hui démolie, de l'ancienne abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et qui devint ensuite la prison du Cherche-Midi — qui demandèrent un prêtre à l'archevêque, et Mgr Affre désigna le jeune abbé de Ségur pour ce ministère difficile et tout gratuit.

On n'ose dire qu'il fut ingrat, étant donné le succès qu'y obtinrent tout de suite la rondeur et la cordialité du jeune prêtre. C'est là, en particulier, qu'il eut à s'occuper des assassins du général de Bréa, odieusement massacré à la barrière d'Italie lors des journées de juin 1848.

Il put obtenir pour quelques-uns d'entre eux une commutation de peine, mais il dut aussi accom-

pagner au poteau d'exécution plusieurs condamnés à mort dont il obtint la conversion totale, et si entière, qu'un vieux sergent nommé Herbuel disait, quelques minutes avant de s'écrouler sous les balles : « Quel bonheur ! je serai bientôt avec le bon Dieu ! »

Le carabinier Guth disait, dans les mêmes circonstances, après avoir passé sa nuit à prier : « Qu'est-ce que cela me fait, la fatigue, j'aurai le temps de me reposer avec le bon Dieu. » Il mourut après avoir prononcé ces dernières paroles : « J'unis ma mort à celle de mon Sauveur Jésus. »

Des lettres nous restent assez nombreuses, de ceux qui furent simplement condamnés au bagne, et qui, dans la suite, correspondirent avec leur ancien aumônier. Celui-ci, après la destruction de la prison de l'Abbaye, s'était consacré aux apprentis, aux petits ouvriers, aux enfants pauvres. Ce fut son premier grand succès après ce ministère de passage auprès des soldats.

Au patronage de la rue du Regard, fondé à Paris dès 1815, et qui devait surtout se développer postérieurement à 1848, l'abbé de Ségur allait faire merveille. Il avait tout pour plaire aux jeunes : bon, gai, tendre quand cela était nécessaire, il avait encore le sens du pittoresque et de

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

la plaisanterie opportune. Alternativement sentimental et parfois assez raide, il avait les dons requis pour séduire et conquérir une jeunesse sensible, ardente, passionnée, aimante, comme l'est celle de Paris. Il fut surtout assez rapidement maître de son petit peuple pour pouvoir lui proposer une retraite pascale, spécialisée pour lui, qui sembla alors quelque chose de bien audacieux. Cette retraite eut lieu dans une salle du patronage de la rue du Regard, mais non pas dans la plus grande, car on n'osa point.

Au fond d'une pièce écartée, dans une niche ornée de rideaux d'andrinople, on exposa entre deux candélabres une relique de la vraie Croix, prêtée par un élève du P. Olivaint. Avant l'instruction de M. de Ségur, deux apprentis récitaient un petit dialogue sur un sujet religieux, ce qui, entre parenthèses, était un souvenir des fêtes des catéchismes de Saint-Sulpice. On chantait ensuite quelques-uns des cantiques traditionnels, et le succès fut si grand qu'on recommença les années suivantes cette retraite d'apprentis, d'abord dans la chapelle des catéchismes de Saint-Sulpice, puis dans la chapelle de l'école Saint-Guillaume de la rue de Grenelle.

Tout ce petit monde, allant et venant, multi-

pliait le bruit et le tapage, surtout à la sortie de ses réunions, au grand effarement du noble faubourg Saint-Germain.

— Ne craignez rien, disait l'abbé de Ségur à qui on se plaignait, à qui on parlait d'émeute populaire, c'est *ma retraite* qui passe !

Il devait un peu plus tard s'associer aux premiers efforts qui devaient aboutir à la fondation du cercle Montparnasse, d'où devait sortir tout le mouvement des cercles ouvriers.

Mais, pour le moment, il recevait sa chère jeunesse dans la petite maison de la paisible rue Cassette, qui, certains soirs, était vraiment trop bruyante, et ne retrouva son calme qu'en 1850, au moment du départ pour Rome de l'abbé de Ségur.

Il occupait dans cette maison une pièce précédée d'une petite antichambre, où l'on attendait le moment de passer chez lui, et l'un des Frères des Ecoles chrétiennes de la rue de Fleurus vint y organiser un catéchisme ; après cette catéchèse, l'abbé faisait à ceux qui se trouvaient là une petite exhortation de piété.

« En 1848, 1849, 1850, écrivait plus tard, le 9 juin 1881, le Fr. Baudime-Marie, l'abbé de Ségur avait choisi, dans sa simplicité, pour une de ses œuvres de prédilection, la classe et le catéchisme du soir de la

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

rue de Fleurus. Il instruisait dans la religion de pauvres apprentis qui, sans cela, n'auraient jamais fait leur première Communion: un Frère, le Fr. Asclépiodote, les gardait, leur apprenait « la lettre » du catéchisme, car beaucoup ne savaient pas lire, et l'abbé de Ségur les instruisait encore après lui, et les confessait. Après la première Communion qu'il leur faisait faire dans notre chapelle, il les conduisait à l'archevêché pour la confirmation. »

Et il dit encore :

« Vous connaissez la charité du saint que nous pleurons ? En voyant ces pauvres enfants si mînables, si malpropres, et parfois sans chaussures, déguenillés, il leur donnait assez fréquemment un petit secours en argent ; puis, après la confession, il les embrassait comme du pain, les considérant comme de petits pauvres de Jésus-Christ. Nous étions tous ravis de le voir presser sur son cœur certains enfants que nous n'aurions pas osé toucher avec des pincettes. Mais ce qui, plusieurs fois, m'a beaucoup amusé et édifié en même temps, ça été de voir ce bon abbé, après la confession, monter en communauté, et dire au Fr. Jean l'aumônier, avec un sourire de bienheureux :

— Croyez-vous, mon cher Frère, que ces scélérats m'ont encore volé ma bourse ?

Rien de tout cela ne pouvait corriger sa grande confiance en eux... »

Au ministère si important des prisons militaires, des patronages d'apprentis, des catéchismes de la rue de Fleurus, l'abbé de Ségur ajouta celui d'une instruction aux pauvres de la Sainte-Famille, groupement qui, chez les Lazaristes de la rue de Sèvres, se réunissait chaque dimanche pour entendre la messe et recevoir quelques secours en nature.

Il n'est pas sûr que nous ayons tout dit, et ce surmenage justifie entièrement les pronostics de son médecin qui déclarait au jeune prêtre :

— Mon cher Monsieur, si vous tenez à être porté au cimetière dans six mois, vous n'avez qu'à continuer comme vous faites !

Il fallut tout de même s'arrêter, et, la gorge sérieusement atteinte, partir pour la station des Eaux-Bonnes. Mais, entre temps, il avait déjà fallu garder la chambre et se soigner pendant près de six semaines. Le malade ne pouvait rester tranquille.

L'un des directeurs du patronage de la rue du Regard lui avait demandé de revoir et de mettre au point un document intitulé : *Réponse aux principales objections contre la religion*, qui devait être joint à un recueil de prières et de cantiques destiné aux apprentis. Le trouvant insuffisant,

Gaston de Ségur, tenta de produire quelque chose de nouveau, et composa de toutes pièces son célèbre opuscule : les *Réponses*, qui devait connaître un succès inouï, être traduit dans presque toutes les langues, bien qu'il ait eu grand'peine tout d'abord à trouver un imprimeur — qu'il fallut d'ailleurs payer — ce qu'on put faire grâce à une aumône tout à fait inattendue de Mme de Ségur.

Pourtant, un homme de lettres, catholique et futur membre de l'Académie française, avait porté sur cet ouvrage le jugement suivant : « Livre estimable, plein de bonnes intentions, mais sans portée, comme on en voit éclore tous les jours pour achever, hélas ! de justifier la réputation d'ennui des bons livres. »

La vente du petit livre prouva, une fois de plus, que des opinions de la « gent critique » il y a singulièrement lieu de se méfier. A l'heure actuelle, rien que l'édition française a dû dépasser les deux millions d'exemplaires, largement, et sauf certaines retouches à faire, peut-être, conserve tout son intérêt.

Mais Gaston de Ségur venait d'apprendre là qu'il avait encore une nouvelle corde pour tendre son arc de bon chasseur pour Dieu, et qu'il pourrait la reprendre plus d'une fois. En attendant, il

venait d'imiter saint François de Sales, atteignant avec ses tracts, glissés sous leurs portes, les protestants de Thonon, qui ne pouvaient ou qui ne voulaient pas venir l'écouter.

Il partit alors pour les Eaux-Bonnes et en revint guéri, puis il acheva de se rétablir en famille, aux Nouettes, et rentra au petit et pauvre logis de la rue Cassette.

Donc, l'abbé de Ségur avait pris goût au métier d'écrivain. Il commença une collaboration qui devait être assez longue aux *Petites lectures*, modeste feuillet distribué, dans leurs visites aux pauvres, par les Confrères de Saint-Vincent de Paul.

Au mois de novembre 1851, la petite communauté de la rue Cassette commença de se disloquer. L'abbé de Conny la quitta pour rejoindre à Moulins Mgr de Dreux-Brézé qui l'y appelait, pour occuper le poste de vicaire général.

Enfin, la suppression définitive de la prison de l'Abbaye ayant entraîné, nous l'avons vu, celle de l'aumônier militaire, l'abbé de Ségur chercha de nouveau un ministère, une occupation un peu plus stable.

La Providence allait lui répondre d'une façon bien inattendue, et le coup d'Etat de 1852 devait avoir pour lui des conséquences qu'il était sûre-

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

ment loin de soupçonner lorsqu'il se produisit.

Presque au lendemain de cette prise de possession du pouvoir, le prince Louis-Napoléon, dont une bonne partie du succès était faite de l'acceptation au moins tacite des modérés, et par conséquent des catholiques, qui, sans avoir des sympathies illimitées pour les Bonaparte, voyaient au moins en leur chef la garantie d'un pouvoir d'ordre, opposé au gâchis dans lequel on se débattait depuis quatre années, résolut de mettre au point, d'un commun accord avec le Saint-Siège, un certain nombre de questions en litige.

L'ambassadeur ne suffisait pas, il fallait auprès de lui un ecclésiastique *qualifié*. Or, le marquis de Turgot, ministre des Affaires étrangères, ami intime du comte de Ségur, songea, pour le rétablissement d'un auditeur français au tribunal de la Rote, au jeune abbé dont l'origine, le nom et l'apostolat étaient autant de garanties pour le succès de sa mission. Pressenti, le prince président accepta, et l'abbé fut prévenu, à son grand désespoir.

CHAPITRE III

Son ministère intéressait, en effet, et captivait l'abbé de Ségur. C'était celui-là qu'il avait rêvé, et son ambition était nulle. Mais la famille en avait pour lui ; elle ne se résignait pas à le voir « galopiner » avec les gamins de Paris, et vivre par trop en « abbé crotté ».

On intervint ; on le pressa ; de hautes influences spirituelles firent valoir l'intérêt de la France, et le jeune prêtre, sans grand enthousiasme, accepta.

Il dut voir le prince président, qui fut séduit dès l'abord par sa simplicité et par sa bonne grâce ; la nomination de l'abbé de Ségur comme auditeur de Rote fut promulguée par un décret du 12 mars 1852. La petite communauté de la rue Cassette, déjà diminuée, reçut cette nouvelle avec peine, et tout de même avec joie. M. Gibert exprima les regrets de tous en un latin pittoresque dont voici la traduction :

« Frère Gaston, hélas ! votre couleur excellente est changée. Vous êtes devenu, de noir, violet ; de sujet, prélat ; de confesseur de petits enfants, auditeur... »

Mais ce fut surtout la jeunesse parisienne, le pauvre petit peuple, qui sentit sa perte et la manifesta sans ménagements. Elle ne se doutait pas que son grand ami lui serait rendu, lui serait *livré*, pour jusqu'à la fin de sa vie !

L'abbé de Ségur, devenu Mgr de Ségur, prélat romain, va séjourner à Rome du mois de mai 1852 au mois de juin 1856, et ce sera la période *brillante* de sa vie. On n'a pas le droit de dire que ce fut la moins utile.

D'ailleurs, toute vie donnée à Dieu et dont les moindres détails, les moindres efforts, lui appartiennent, est une vie utile. Elle peut être moins productive que d'autres aux yeux du vulgaire ; elle vaut les autres, et souvent plus, au regard de Celui qui sonde les reins et les cœurs, et devant qui les intentions et la pureté d'intention seuls comptent. Des vies humainement mal utilisées, mêmes saccagées, sont parfois, dans l'ordre surnaturel, des vies extraordinairement précieuses. Enfin et souvent, la plus grande partie de notre pèlerinage humain se continue dans l'obscurité d'un tunnel, dont on ne voit ni le but ni le sens, et qui n'est souvent qu'une préparation, par la divine Providence, à une action qui nous permettra de donner brusquement notre mesure. Dieu nous con-

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

duit à ce qu'il veut, par des chemins étranges, parfois, et toute la vie de Mgr de Ségur en est bien une preuve.

Il arriva à Rome sans retard, et au débarqué se fit conduire au Vatican pour saluer son parent Mgr de Mérode qui y habitait en qualité d'aumônier du Pape. Celui-ci fut averti de sa présence, et fit dire à Mgr de Mérode qu'il fallait lui amener, immédiatement, le jeune voyageur, encore tout couvert de la poussière de la route, et qui, malgré sa confusion, dut obéir. L'accueil fut non seulement cordial, mais affectueux, et commença, dès ce jour, entre le Souverain Pontife et le jeune prélat, une amitié profonde qui ne devait cesser qu'à la mort de Pie IX.

Mgr de Ségur s'installa sans retard au palais Brancadoro et commença à prendre quelque connaissance de ses fonctions judiciaires d'auditeur du tribunal de la Rote. Ce fut pour se convaincre rapidement, et non sans raisons fondées, de son manque de préparation à une occupation si nouvelle.

Il se résolut alors à démissionner, et vint exposer très simplement au Pape les motifs de sa décision. Celui-ci n'accepta pas la démission, et fit tout simplement, conformément à l'usage, mettre à la

disposition de l'auditeur un juriste de métier dont la fonction devait être et fut, de préparer les affaires et les décisions. Mgr de Ségur étant tranquilisé de ce côté-là, put se livrer à la partie diplomatique de sa fonction, qui n'était pas la moindre.

Déjà, les réceptions du palais Brancadoro y attirèrent très vite la cour et la ville. Mgr de Ségur, aidé parfois par sa mère et ses sœurs, était infiniment capable de tenir son rang, de faire honneur au pays que dans une certaine mesure il représentait, et il s'en acquitta de son mieux. Mais il lui fallait du ministère.

Les affaires juridiques, les visites, les relations, ne pouvaient occuper exclusivement cette vie *sacerdotale*. Avec Mgr de Mérode et l'aumônier du corps expéditionnaire français, Mgr Bastide, il s'occupa tout d'abord des soldats, et il reprit auprès d'eux l'activité qu'il avait exercée à Paris auprès des jeunes gens. Il s'occupa ensuite des enfants de la colonie française. Mais, entre temps, il traitait certaines affaires délicates concernant les rapports du prince président (devenu Napoléon III) avec le Pape. Il les conduisait fort bien, à l'entière satisfaction des deux parties.

De plus, il avait repris la peinture et le dessin,

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

exécutant à ce moment-là un saint Ignace martyr, d'une bonne venue, puis le portrait de Pie IX entre saint Pierre et saint Paul, un Enfant Jésus dormant sur la paille, et enfin un saint Charles Borromée, qu'il ne termina jamais.

Il s'occupa activement du rétablissement de la liturgie romaine dans la communauté et le Séminaire de Saint-Sulpice ; fit approuver le Propre des Offices sulpiciens, et rendit encore avec une délicatesse exquise, à cette Compagnie qu'il aimait profondément, d'autres services qu'elle n'a jamais oubliés.

Bref, il y avait un an qu'il était à Rome et tout paraissait devoir lui réussir : son entourage applaudissait à ses succès, plus que lui-même, et voyait poindre à l'horizon la pourpre cardinalice, lorsque Notre-Seigneur envoya à son serviteur la couronne d'épines et la croix toute nue !

Le 25 avril 1853, Mme de Ségur et ses filles repartaient pour Paris, et peu de jours après le jeune prélat perdait le premier de ses yeux.

« En 1853, écrit Mgr de Conny, je dus aller à Rome, et j'y arrivai le 25 avril, bien heureux de revoir mon ami. Ce jour-là, il me raconta qu'il éprouvait, à l'angle extérieur de l'un de ses yeux, l'impression d'une tache rouge. Je lui répondis que c'était sans

doute un effet de l'action du printemps et des premières chaleurs. Cette sensation persista, et les jours suivants il s'en plaignait encore.

Le 1^{er} mai, si je ne me trompe, il avait assisté à une audience de la Rote ; il en était revenu avec la tête un peu fatiguée, et, selon son habitude, il s'était mis à peindre comme à une occupation de délassement. Il m'avait raconté qu'il voulait peindre le portrait de Mgr Affre, l'archevêque martyr, par lequel il avait été ordonné prêtre, et celui de M. Olier, le fondateur du Séminaire de Saint-Sulpice, et j'ai quelque idée qu'il s'était occupé à l'une de ses esquisses.

Tout d'un coup, la tache rouge qu'il avait cru voir jusque-là au coin de son œil gauche s'étendit comme un rideau, et fermant pour cet œil tout le champ de vision, ne laissa plus apercevoir de clarté que par en haut.

Quand j'arrivai chez lui quelques moments après, il me raconta ce qu'il venait d'éprouver, et dont il avait immédiatement apprécié la gravité :

— C'est une paralysie du nerf optique, me dit-il, voilà un œil perdu, et bientôt je perdrai l'autre. »

Mgr de Conny le conduisit immédiatement au Dr Mayer, médecin de l'armée française, qui déclara que l'accident était quelque chose de très grave et prescrivit avec du repos quelques remèdes.

Mais le prélat ne se faisait pas d'illusions :

— Tout cela est bien heureux pour moi. Dans la position où je me trouvais, avec la bonté que le Pape me témoigne, et avec la confiance que me marque l'empereur, je n'aurais pu manquer de devenir bientôt archevêque et cardinal. On a beau faire, les grandeurs ecclésiastiques elles-mêmes présentent un danger pour l'homme qu'elles exposent à s'élever dans son cœur. Je serai débarrassé de tout cela et je retournerai à Paris où je me remettrai à confesser mes pauvres voyous, ce qui vaudra bien mieux pour moi !

Il ne croyait pas si bien dire.

En attendant, tout Rome était en émoi ; le Pape le premier, qui avait appris l'accident dès le soir même. Lorsqu'il vit le malade pour la première fois, Pie IX lui dit :

— Pour ces maladies-là je ne connais que trois remèdes : la bonne nourriture, l'eau fraîche et la patience.

— Très Saint Père, répondit Mgr de Ségur, j'ai encore plus confiance au troisième ingrédient qu'aux deux autres !

Quelques jours après, dans une cérémonie, le Pape, l'apercevant, le fit approcher, et quand il le vit à genoux devant lui, demanda en italien :

— Eh bien, mon fils, comment va l'œil ?

— Il s'en va, Très Saint Père !

— Pauvre petit ! dit Pie IX en le bénissant.

Mais, lors d'une autre audience, Mgr de Ségur ne put taire un désir secret de son cœur ; à genoux devant le Pape, il sollicita cette faveur, alors rarement accordée, de conserver dans sa chapelle privée le Saint Sacrement. Le Pape hésita un moment et il allait dire non, quand il fut impressionné par l'expression de détresse du solliciteur. Alors, se baissant vers lui et prenant sa tête entre ses mains, la serrant sur sa poitrine :

— A un autre, je dirais non, répondit-il, mais à vous je dis oui, parce que je vous aime, et il ajouta en latin : *Pour votre consolation et pour un temps*, car il espérait toujours une guérison.

Le 13 juin 1853, Pie IX accorda par acte authentique cette faveur dont devait bénéficier le saint infirme pendant vingt-huit ans, exactement, jusqu'au jour de sa mort.

Cependant, il prit quelque repos en France, pendant les trois mois de vacances, et revint à Rome en octobre où il retrouva ses occupations et son ministère. Ses amis se reprenaient à espérer, mais lui se préparait tout doucement, et tout paisiblement, au métier d'aveugle.

— Mon œil n'est plus à moi, disait-il, c'est la

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

bonne Vierge qui me l'a pris, et qui l'a envoyé au Purgatoire, en mon lieu et place.

Il s'accoutumait à marcher en fermant les yeux, à faire sa toilette, à se raser, les yeux fermés, de façon à ne dépendre de personne. Il apprit par cœur la messe de la Sainte Vierge, ainsi que celles des diverses fêtes de Notre-Dame, de l'Immaculée Conception, du Saint-Esprit, du Saint Sacrement, de la Croix, de la Chaire de Saint-Pierre, des stigmates de saint François d'Assise, du patronage de Saint-François de Sales, enfin la messe du Sacré Cœur et celle des Défunts. Il apprenait encore des psaumes, des prières diverses, pour le temps où il ne pourrait plus lire et qui, pensait-il, n'était plus éloigné.

L'année suivante, il repartit en vacances, et il se retrouva au mois de juillet 1854 au milieu des siens. C'était au château des Nouettes. Son état de santé semblait stationnaire, mais en réalité l'un de ses yeux était perdu, l'autre commençait tout à fait à faiblir. Il le sentait ; il demanda comme dernière faveur à la Très Sainte Vierge de voir encore une fois, une dernière fois, toute sa famille, et cette joie lui fut accordée. Par un concours de circonstances assez extraordinaire, sa nombreuse famille se trouva aux Nouettes dès le début de septembre.

A la fin d'août, il exécuta un dernier dessin au crayon, un profil très délicat et très ressemblant de Pie IX.

Le 2 septembre, un médecin des environs, vieil ami de la famille, apporta un œil de bœuf et le disséqua, travail curieux, auquel Mgr de Ségur prit un grand intérêt. Puis on déjeuna, et aussitôt après on partit en bande dans le parc.

Mgr de Ségur marchait très en avant, précédant sa mère qui accompagnait le docteur. Brusquement, il s'arrêta et dit à celui de ses frères qui lui donnait le bras :

— Je suis aveugle !

Il rentra au château, mais demanda qu'on ne dît rien à sa mère, qui vint le voir dans sa chambre, et avec laquelle il s'entretint comme si de rien n'était.

Au dîner, il descendit très paisible, et se mit à table. Tout à coup, Mme de Ségur, qui était en face de lui, s'aperçut qu'on lui coupait sa viande, et elle comprit. Après un moment de silence épouvantable, elle éclata en sanglots et ne fut pas la seule. Lui, consolait tout le monde, comme s'il se fût agi d'un autre, et il stupéfiait par sa sérénité. Il parlait d'un reste de vision, qui se bornait d'ailleurs à lui permettre de distinguer le jour de la nuit, et qui disparut assez rapidement.

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

Un peu plus tard, il craignit de devenir sourd. Mais, heureusement, ses inquiétudes ne se réalisèrent pas. La croix était déjà assez lourde, mais il était prêt à la porter.

Dix-huit mois après, se promenant avec son frère dans la campagne romaine, il lui disait :

— La Sainte Vierge a bien su ce qu'elle faisait en me retirant la vue. Jusqu'au jour où je suis devenu aveugle, je me demandais comment elle s'y prendrait pour exaucer la demande que je lui avais faite d'une infirmité pénible qui me laissât la faculté d'exercer mon ministère. Elle a eu plus d'esprit que moi. En me retirant mes yeux, elle m'a frappé à mon endroit sensible ; elle m'a enlevé les seules jouissances compatibles avec mon renoncement au monde.

Et en écrivant, beaucoup plus tard, le 2 septembre 1867, à un jeune novice franciscain, il lui disait :

C'est aujourd'hui pour moi un grand jour ; il y a treize ans que je suis devenu tout à fait aveugle et que le bon Dieu miséricordieux et clément m'a mis de force dans un petit cloître portatif dont personne que lui ne peut forcer la clôture..

Mais, avec quelque bonne humeur qu'il ait toujours supporté son épreuve, ce ne fut pas sans en

souffrir beaucoup, et il lui fallut, pour résister à la lourdeur de cette croix, toute sa foi et toute sa confiance en Dieu.

Il repartit néanmoins pour Rome, avec un certain espoir. Les médecins parlaient d'une cataracte, qui pourrait être, en temps opportun, opérée et guérie. Il arriva dans la Ville Eternelle au mois d'octobre 1854. De cette date au mois de juillet 1855, il reprit ses fonctions d'auditeur de Rote, un peu de ministère, fut de nouveau l'intermédiaire de certaines négociations délicates et secrètes entre l'empereur et le Pape.

Le 8 décembre 1854, il eut l'immense joie d'assister dans Saint-Pierre à la définition du dogme de l'Immaculée Conception et devait en garder un souvenir profond ; par la suite, il demanda et obtint de Pie IX, la mitre que celui-ci portait pendant toute la cérémonie.

Mais une autre joie lui vint, et d'un autre ordre, avec la nomination de son frère comme attaché à l'ambassade de Rome. Il en fut très heureux, et ce fut une atténuation à son chagrin, car il se rendait compte de plus en plus que sa guérison était impossible, et que son infirmité était incompatible avec ses hautes fonctions. Son parti en fut vite pris, et, personnellement, il était heureux de re-

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

trouver, purement et simplement, son apostolat de jadis, puisque Dieu semblait vouloir lui laisser au moins cela, qui, pour lui, n'était pas peu de chose.

Il fit agréer sa démission par le Pape et par l'empereur, qui ne s'y résignèrent qu'à grand'peine, car celui-ci avait pensé à lui pour la grande aumônerie de France, poste de premier plan à la cour des Tuileries.

Mais il ne pouvait plus en être question, pas plus que de l'Auditoriat du tribunal de la Rote, qu'il lui fallait abandonner. La plus grande partie de sa fortune personnelle avait été dépensée pour soutenir sa charge à Rome, et il fallait assurer son avenir. Le gouvernement français et Pie IX se mirent d'accord pour le nommer chanoine de premier ordre du Chapitre de Saint-Denis.

Ce Chapitre, supprimé bien avant la dénonciation du Concordat, se composait de chanoines de deux classes. La première était réservée aux membres de l'épiscopat en retraite, la seconde à certains ecclésiastiques, et plus particulièrement aux anciens aumôniers de l'armée et de la marine. Les chanoines évêques n'étaient pas astreints à la résidence. Mais il était impossible de conférer la dignité épiscopale à un aveugle. Un Bref ponti-

fical daté du 4 janvier 1856 conféra au prélat la dignité de protonotaire apostolique avec les faveurs personnelles suivantes :

« En outre, nous vous conférons et accordons les insignes et privilèges d'honneur qui sont propres aux évêques, de sorte que vous puissiez en user et jouir librement et licitement. »

Ceci accordé, la nomination de Mgr de Ségur au Chapitre de Saint-Denis était possible et fut faite. Il fut alors remplacé à Rome par l'abbé de La Tour d'Auvergne qu'il avait désigné lui-même au choix de l'empereur, et il s'en alla, mais ce ne fut pas sans un déchirement.

Il est impossible, en effet, de quitter cette ville unique au monde, la vie si spéciale qu'on y a menée, sans qu'il en soit ainsi, et sans qu'on en garde au fond du cœur la brûlante nostalgie ! Pour Mgr de Ségur, cet adieu à Rome tant aimée était rendu plus déchirant par la terrible infirmité qui l'accablait pour le reste de sa vie.

CHAPITRE IV

Mais Dieu avait parlé une fois de plus par les événements, et le pauvre prêtre aveugle n'était pas homme à repousser ces indications providentielles. Il s'y soumit humblement, simplement, tout de même, douloureusement.

En tout cas, la seconde partie de sa vie va commencer, et combien féconde, on ne le saura jamais que dans le ciel ! Les degrés de son calvaire qu'il va gravir si courageusement ont marqué les pas de son ascension vers la sainteté la plus pure. Car, en fait, voilà Mgr de Ségur ramené à Paris pour vingt-cinq ans et revenu à l'apostolat qu'il a aimé, celui de sa jeunesse, par des routes étonnantes. Son action ne le sera pas moins, car ce n'est pas sans stupeur qu'on retrouvera dans toutes les œuvres de son époque l'influence et l'activité de cet infirme.

A cet homme qui semblait aux yeux du monde annihilé, Dieu donnait — et uniquement sur le plan surnaturel — des moyens d'agir extraordinaires.

Le 29 janvier 1856, en la fête de saint François

de Sales, il arrivait à Paris et il prit immédiatement possession de l'appartement que sa famille avait cherché et préparé pour lui, 39, rue du Bac. Il devait y rester jusqu'à sa mort.

Il amenait avec lui un jeune sous-officier de chasseurs à pied, de l'armée d'occupation à Rome, qu'il avait en partie travaillé à convertir et qui préparait avec lui son accession au sacerdoce.

L'abbé Klingenhoffen lui servait déjà de secrétaire depuis dix-huit mois et devait le rester jusqu'à sa prêtrise. Plusieurs autres lui succédèrent pour céder la place définitivement à l'abbé Diringer, qui ne devait plus le quitter, du 4 octobre 1860 au 9 juin 1881. Deux autres anciens soldats du corps expéditionnaire, Jean-Baptiste Méthol et Michel Urruty, basques tous les deux, devaient, avec le secrétaire, entourer le prélat aveugle des soins les plus dévoués et rester auprès de lui également jusqu'à sa dernière heure.

C'est dans cet appartement de la rue du Bac, aujourd'hui disparu, mais que nous nous souvenons fort bien d'avoir visité lorsque nous étions étudiant, qu'allait vivre, avec son secrétaire et ses deux domestiques, Mgr de Ségur, et où passerait, on peut le dire, pendant des années, tout le Paris, catholique... ou non.

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

L'appartement se composait d'une petite anti-chambre, d'une salle à manger donnant sur le salon, d'une grande pièce transformée en chapelle et de deux petites chambres à coucher. Dans la salle à manger, très simple, il n'y avait pas d'autres ornements que le buste en plâtre de Pie IX posé sur le marbre du poêle de faïence, et, en face, une statue de l'Immaculée Conception devant laquelle brûlait une lampe continuellement allumée.

Chaque fois que le prélat rentrait chez lui, il récitait un *Je vous salue, Marie*, devant cette statue. De chaque côté de la porte, ouvrant sur le salon, étaient placées deux statues dorées représentant saint Vincent de Paul avec des enfants et saint Philippe Néri bénissant un adolescent. Le salon était assez grand et éclairé par deux fenêtres prenant jour sur un petit jardin ; le bureau, surmonté d'une bibliothèque, était placé entre les deux fenêtres. Deux autres grandes bibliothèques occupaient le mur en face des fenêtres ; sur la cheminée, un socle de bois supportait une nouvelle statue de l'Immaculée ; dans le socle fermé par une glace était renfermée une Bible richement reliée, et cet usage avait été emprunté par le prélat à M. Olier et à Saint-Sulpice.

Au-dessus de la cheminée se trouvait un magni-

fique portrait de saint François de Sales, œuvre de James Tissot. A gauche de la cheminée était placée une aquarelle bien connue de Mgr de Ségur lui-même, qui représentait le buste de profil de saint Pierre, sur fond d'or. Cette peinture avait d'abord été offerte par le prélat à Pie IX, qui la conserva jusqu'à sa mort, et il la réclama à ses héritiers qui la lui rendirent. De l'autre côté, figuraient divers souvenirs de Pie IX et quelques photographies de parents et d'amis.

En face de la cheminée, un grand tableau de Mgr de Ségur bien connu, l'Enfant Jésus couché sur la paille de la crèche.

La porte de la chapelle était à gauche du salon, près de la fenêtre. Que d'heures il y a passées, que de soins il a pris pour la bien orner ! Elle était tapissée de rouge, et le plafond bleu était semé d'étoiles d'or. Le tabernacle doré, enrichi d'émaux, portait en latin l'inscription : *Ici le ciel, la vie, l'amour*, et au bas : *Pour la consolation* — souvenir des paroles prononcées par Pie IX, on l'a vu, lors de la concession à Mgr de Ségur du droit de conserver Notre-Seigneur. Au-dessous du tabernacle figurait une Vierge immaculée en bronze doré. De chaque côté étaient de magnifiques reliquaires dorés, et, au-dessus des crédences, deux tableaux

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

de Tissot, représentant saint Pierre et saint Paul.

Il y avait, devant le tabernacle, trois lampes allumées nuit et jour, et dont l'une venant de Bethléem, avait été offerte jadis à Jérusalem par Henri IV. D'autres reliquaires, des souvenirs pieux, décoraient les murs, ainsi que toute une série de statuette représentant saint Denis, évêque de Paris ; saint Dominique, saint François de Sales, saint Jean Evangéliste, saint Martin, saint François d'Assise, devant qui une petite lampe brûlait toujours ! Enfin, une grande statue de saint Joseph donnée par Mgr Pie.

A côté d'une petite porte de la chapelle, une crédence supportait sept magnifiques cierges, peints et décorés, qui ornaient l'autel papal, le 29 juin 1864, jour de la canonisation des martyrs japonais ; enfin, en face, sous un globe, était la mitre portée par Pie IX le 8 décembre 1854. Deux inscriptions couvraient le lambris, à la hauteur du plafond de la chapelle : « *Tu es Immaculata. Vous êtes Immaculée !* » « *Tu es infallibilis. Vous êtes infallible !* »

Quant à sa chambre, c'était une véritable cellule de moine, étroite, sans cheminée ni feu possible, sans ornements, sans autres meubles que deux armoires de bois blanc et deux chaises de

paille. Son lit était une sorte de commode de bois, avec deux tiroirs dans lesquels on rangeait ses habits, et sur le dessus était un maigre matelas, sans rien de plus.

Son secrétaire habitait à côté, et le logement était sûrement moins pauvre et moins misérable.

C'est dans ce cadre que va se dérouler sa vie, là que passeront ses nombreux visiteurs et pénitents, toujours bien reçus et cordialement accueillis.

Le prélat se levait généralement à 6 heures ; vers la fin de sa vie, dormant moins, il abrégeait le temps du sommeil. A l'heure fixée par lui d'avance, il sonnait, et Méthol accourait. Tout en s'habillant, Mgr de Ségur commençait alors à réciter avec lui les six *Pater, Ave et Gloria*, de tradition franciscaine, puis le *De profundis*, puis d'autres prières.

— Cela n'en finissait plus, disait Méthol naïvement.

Sitôt habillé, le saint prêtre allait à la chapelle où, parfois, quelques pénitents l'attendaient déjà. Il faisait une courte adoration du seuil de la chapelle, puis il confessait. Sa méditation avait été faite généralement, avant son lever, surtout dans les dernières années, alors qu'il avait moins besoin de repos nocturne.

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

L'heure de sa messe variait, mais, généralement, il célébrait à 8 heures, de façon à permettre à quelques-uns de ses pénitents, et principalement aux jeunes gens, de s'y retrouver. Après 9 heures, en principe, on ne recevait plus, bien que cette règle ne fût pas sans exceptions. Alors, il travaillait avec son secrétaire jusqu'à midi, heure du déjeuner, peu copieux et rapide. Après le déjeuner, une sortie, ayant toujours un but de charité. On rentrait à 3 heures, et on allait réciter les Vêpres à la chapelle, puis faire la visite au Saint Sacrement. On reprenait le travail, s'il n'y avait pas quelques confessions à entendre.

Les jours de confessions le retenaient parfois jusqu'à 10 h. 1/2, et plus. Généralement, à 6 h. 1/2, le prélat allait dîner dans sa famille (sauf le samedi) et il y restait jusqu'à 9 heures du soir. Alors, il rentrait rue du Bac, faisait la prière en commun à la chapelle avec son secrétaire et les domestiques, puis se couchait.

Il ne sortait jamais de chez lui sans avoir salué le Saint Sacrement de sa chapelle, et il aimait, après avoir baisé la terre, à redire la brûlante parole du Saint d'Assise dont comme lui il faisait une réalité constante : « *Mon Dieu et mon tout !* »

Voilà qu'elle était l'ordonnance habituelle de ses journées. Mais, à son ministère de direction et de confessions, s'ajoutaient sans cesse des réunions et des fêtes de toute sorte, pour lesquelles il ne refusait pas, « afin de faire plaisir », de revêtir sa soutane violette, en tenue d'apparat, et de porter la décoration du Chapitre de Saint-Denis.

Enfin, il fallait ajouter à cela le surcroît de visites urgentes, d'entrevues, sollicitées et accordées, qui dérangent bien souvent tous les projets formés d'avance et dévoraient littéralement l'homme de Dieu.

A peine fut-il rentré de Rome, en effet, qu'on l'assiégea, et, de suite, surtout les jeunes gens. Il les a aimés particulièrement et profondément : les apprentis d'abord, puis les collégiens de Stanislas, les étudiants, enfin, les séminaristes ou novices qu'il casa un peu partout.

Son caractère prime-sautier, son sens du pittoresque, sa gaieté, sa bonté, le don incomparable qu'il avait de ne s'étonner d'aucun de leurs soubresauts, les attirait et les fixait. Il n'est pas facile de s'occuper des jeunes gens et de réussir auprès d'eux, car il faut, malgré l'âge, rester jeune comme eux, d'esprit et de cœur. Or, le prélat avait ce don à un degré rare ; aussi peut-il être retenu comme

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

un des meilleurs modèles de l'apostolat auprès des jeunes.

Il les recevait toujours avec joie et ne se défendait d'eux qu'avec peine. Le « monde étudiant » n'admettait d'ailleurs pas volontiers qu'on limitât ses incursions et protestait contre les défenses. Nous tenons du cher et vénéré Mgr Debout ce joli trait : « Les étudiants écartés par Méthol l'appelaient communément Cerbère. » Un jour, Méthol m'a dit à moi-même :

« Ils m'appellent Cervère (les Basques prononcent v au lieu de b), et, pourtant, je sers de mon mieux et je ne peux pas enfreindre les consignes que je reçois ! »

La correspondance du saint prêtre, qui est nombreuse et charmante, contient, pour ce qu'on en connaît, des lettres à des jeunes gens qui sont de purs chefs-d'œuvre.

Voici un billet, envoyé aux jeunes apprentis de l'Association des jeunes gens de Saint-Thomas d'Aquin, dirigée par un Frère des Ecoles chrétiennes, dont nous avons eu l'occasion de parler, le Fr. Baudime.

« Mgr de Ségur sera malheureusement privé de se trouver au milieu de ses chers enfants ; pour le remplacer, il envoie un certain nombre d'ustensiles

de mâchoires (c'étaient des gâteaux et autres friandises) espérant que le Fr. Baudime ne gardera pas tout pour la sienne. » (10 juin 1874.)

Voici en quels termes il recommanda l'un de ses pénitents, Philippe Lermigny, ancien sociétaire du patronage de la rue de Grenelle :

17 septembre 1867.

« Au Révérend Père provincial, ou, à son défaut, à tous les Pères Capucins, passés, présents et futurs.

SALUT ET BÉNÉDICTION EN SAINT FRANÇOIS.

Je prie humblement le cher Père provincial et tous ses enfants de Versailles, de Crest et d'Aix, sans compter Lyon et Paris, de vouloir bien recevoir à leur table et sous leur toit le plus méchant de tous les Tertiaires franciscains, Philippe Lermigny, en religion Fr. Louis du Saint-Sacrement, et, malgré tous ses méfaits, sous-maître des novices de la Fraternité de Paris. Si, en passant, il met le feu à quelque maison, je m'engage à payer le dégât, et s'il tue quelque Père gardien, je m'engage à l'étrangler de mes propres mains à son retour, sans miséricorde.

En foi de quoi j'ai signé :

L.-G. DE SÉGUR. »

Il écrivait au même, quelques jours après sa première attaque de 1879 ; elle avait un peu paralysé

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

la langue, et le pénitent avait demandé à l'abbé Diringer des nouvelles de son père spirituel.

« Vous êtes bien honnête, Monsieur. J'irai vous remercier aujourd'hui de *vive voix*, vers 1 h. 1/2, et vous verrez, Monsieur, si l'on a la langue bien pendue, Monsieur. A revoir donc, Monsieur, et, en attendant, toutes mes civilités.

G. S.

P.-S. — J'ai dormi comme une panade, et j'ai pu dire la messe ce matin sans fatigue.

Vendredi, 18 juillet 1879.

Vive le Pape infailible !

Vive le parfait Philippe ! »

A un grand collégien de Stanislas, il envoie de Laigle (Orne), le 3 juillet 1859, la lettre suivante :

« Ceci n'est pas une lettre, mon cher enfant, mais seulement quelques lignes tracées sur une feuille de papier pour te dire que l'on t'aime bien et qu'on sera fort aise de te revoir samedi prochain. Ne te trouble pas outre mesure des petites misères dont tu me parles : c'est beaucoup et ce n'est rien ; ce sont des maladies qui s'en vont comme elles viennent et qu'il faut traiter avec de la tisane de patience. Que les collèges de France seraient heureux, grand Dieu ! si leurs meilleurs sujets valaient les moins bons des nôtres ! Je t'embrasse tendrement et je te recom-

mande toujours la douceur, la bonne édification et l'énergie à bien faire. »

Enfin, voici une lettre qui nous semble, cette fois, plus que les autres encore, un chef-d'œuvre, et qui fut adressée de Laigle (Orne), le 11 juin 1866, à l'un de ses pénitents entré à 17 ans au noviciat des Capucins :

MON BON PETIT FRÈRE,

Te voilà donc habillé en pauvre du bon Dieu, pieds nus, le gros sac sur le dos, la pauvre corde autour du corps. J'aurais été bien heureux de te prêcher ta vêtue et de te montrer comment il faut ressembler désormais à un moineau. Les moineaux sont toujours pieds nus ; leurs pauvres plumes grisâtres sont dignes des plus pauvres Capucins ; ils sont fort misérables, mangent comme ils peuvent, dorment où ils peuvent ; leur petit bec ne s'ouvre jamais pour médire ni même pour bavarder ; en un mot, malgré tout ce qu'on dit contre eux, ils sont, sous beaucoup de rapports, de vrais Frères Mineurs. Prends garde, mon pauvre Georges, de leur ressembler par leurs vilains côtés ; ils sont légers, inconstants, braillards, colères, voleurs, brouillons, gloutons, et ils détestent la clôture.

Notre bon P. Rogatien, désormais P. Benoît-Joseph, est-il toujours au noviciat, malgré sa profession ? Si tu le vois, embrasse-le bien de ma part,

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

ainsi que le cher Fr. Pascal et le vénérable Fr. Théotime. La première fois que vous aurez un peu de temps, écrivez-moi, si le Père maître y consent, et parlez-moi un peu intimement de votre vie religieuse, de vos joies, de vos peines, si vous en avez. Toi, en particulier, parle-moi de ton petit caractère, de ta caboche et de tes autres perfections. N'oublie pas de me dire à quelle hauteur tu t'élèves durant tes extases. Y a-t-il beaucoup de puces à tes trousses ? On dit (mais j'ai peine à le croire) que tu es si mauvais que toutes celles qui te piquent meurent empoisonnées, tandis que le Fr. Pascal et le Fr. Théotime sont si saints que toutes les puces se convertissent immédiatement.

Adieu, mon bon garçon ; n'oublie pas qu'à ton nom officiel de Fr. Philippe reste attaché, quoique en secret, le beau petit surnom que je t'ai donné : « Fr. Philippe des Anges ». Sois un vrai ange de pureté, de douceur, d'obéissance parfaite, d'amour, de joie et d'innocence. Vis tout entier pour Jésus et Marie, et sois le plus pauvre de tous les petits pauvres de Jésus. Je vous embrasse et vous bénis tous, en vous baisant les pieds, et en me recommandant à vos communions et à vos prières.

L.-G. DE SÉGUR. »

On devine combien cette délicatesse, cette douce joie, devaient agir, et, de fait, l'influence du saint prêtre sur les éléments les plus divers, sur les

âmes les plus variées, était immense. Dans ce cadre d'une vie sacerdotale exquise, délicate et affinée, se sont retrouvées pendant vingt-cinq ans toutes les douleurs et toutes les joies les plus pures, toutes les misères morales et physiques.

A l'apprenti, au collégien, à l'étudiant, à l'ouvrier, succédaient la grande dame, le politicien, le magistrat, les êtres les plus disparates, qui ne quittaient jamais cette accueillante demeure sans se sentir meilleurs, plus confiants, plus armés.

CHAPITRE V

Tout de suite, dès son arrivée, Mgr de Ségur rentra en rapports avec le patronage de Notre-Dame de Nazareth et « la Société de persévérance » de la rue de Grenelle. (Ces œuvres étaient dirigées par les Frères des Ecoles Chrétiennes et par les Frères de Saint-Vincent de Paul, qui commençaient un fécond apostolat). On le voyait revenir, et dans quel état ! Mais on aurait presque dit : « *Beata infirmitas* : Bienheureuse infirmité ! »

Les œuvres qu'il aimait étaient déjà en pleine prospérité. Le saint prélat y apporta son *esprit*, sa vie, son entrain, son élan tout nouveau avec ses instructions et ses entretiens. Il conquérait sans peine ce petit monde, qui, par la suite, ne voulait plus d'autre confesseur, et s'en trouvait bien. Il rétablit ses retraites pascales, et y distribuait la communion lui-même, guidé par un prêtre. Il remettait après la messe à chacun des participants à cette délicieuse fête de famille, une petite rose artificielle bénite, qu'il avait fait confectionner à cette intention.

Il ajouta très vite aux œuvres du patronage une petite Conférence de Saint-Vincent de Paul qui se réunissait tous les dimanches chez lui et qu'il initiait à la pratique de la charité.

Pour ses chers enfants, pour leurs œuvres, il se mit à quêter, et pour leurs fêtes à solliciter les plus grands artistes : Roger, Faure, plusieurs sociétaires de la Comédie-Française, Mme Carvalho, etc. Celle-ci a rapporté plus tard un bien curieux souvenir de ses relations avec Mgr de Ségur. Il remettait à tous ces artistes, à titre de remerciements, un exemplaire magnifiquement relié de ses *Réponses*. L'illustre cantatrice reçut le sien comme les autres, et lorsqu'elle créa le rôle de Marguerite, dans Faust, elle emporta ce volume des *Réponses* et s'en servit la première fois pour la fameuse scène de l'église ; puis, elle n'en voulut plus d'autres, et pendant les 300 représentations et plus de l'opéra célèbre, qu'elle donna, ce fut toujours le petit volume de Mgr de Ségur qu'elle eut en mains.

Le bon prélat suivait ses jeunes gens dans la vie, et ils le retrouvaient dans toutes les circonstances de la leur. Un détail entre mille : il avait particulièrement pris soin d'un jeune Athanase Roussel, qu'il conduisit jusqu'à sa dernière demeure, et ayant appris que tous les ans, le jour de sainte

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

Madeline, le petit ouvrier apportait à sa mère un gâteau d'amandes, il veilla à ce qu'on envoyât chaque année, à la pauvre femme, le 29 juillet, ce gâteau d'amandes, en souvenir de son fils. Elle le reçut tant qu'elle vécut.

Pendant les vacances, des Nouettes, où il se retrouvait avec sa famille, partait une nombreuse correspondance, dictée naturellement, mais à la fin des lettres quelquefois, comme le grand saint Paul, il ajoutait quelques mots, ou sa signature, en se faisant conduire la main.

A son ministère auprès des apprentis et des jeunes ouvriers, se joignit rapidement celui des élèves du collège Stanislas, auxquels l'énergie et l'esprit original de cet éducateur de premier ordre que fut le Marianiste Lalanne avait redonné un grand éclat.

Il allait à Stanislas régulièrement, et était un des confesseurs attitrés. Dès ce jour, s'orienta vers lui un nouveau courant de jeunesse très différent du premier, sur lequel il devait avoir aussi beaucoup d'influence. Il prêchait au collège le Carême et les retraites de première Communion, et il ne cessa ce ministère spécial que lorsqu'il tomba pour ne plus se relever.

Parmi tous les jeunes gens qui s'adressaient à

lui, il discerna beaucoup de vocations au sacerdoce et à la vie religieuse. Il n'est presque pas d'Ordre religieux qui ne lui ait dû quelque sujet, bien qu'il ait eu une prédilection marquée pour la famille franciscaine et les fils de son ami très cher, Dom Gréa, le fondateur des Chanoines Réguliers de l'Immaculée-Conception. Il ne s'intéressait pas à ces vocations d'une manière superficielle, mais il les éclairait, il les soutenait, jusqu'à l'aboutissement complet, et il les soutenait, *moralement* et *matériellement*. Il organisa dans ses propres appartements, dans une petite chambre louée exprès pour cela, une salle d'études où ses « oisillons » venaient apprendre *rosa*, la rose, et où le saint prélat venait fréquemment lui-même surveiller les travaux et vérifier les progrès.

Les futurs séminaristes étaient de préférence envoyés à Montmorillon, Petit Séminaire du diocèse de Poitiers, particulièrement ouvert à Mgr de Ségur par son amitié avec Mgr Pie et avec le futur Mgr Gay.

On y partait, après avoir dîné chez Monseigneur, muni d'un lourd panier de provisions préparé par Mme de Ségur, où tout se trouvait, même un couteau à bouts ronds, pour que les étourdis eux-mêmes fussent mis dans l'impossibilité de se

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

blessé, et l'on recevait enfin un Nouveau Testament que le prélat avait enrichi, on peut le dire, sur la page de garde, de l'inscription autographe : « *Souvenir.* — L. G. DE SÉGUR. »

A Montmorillon, fréquemment, le saint aveugle prêchait les retraites, pour lesquelles il était attendu avec impatience. A son départ, il distribuait un souvenir, qui était, parfois, un de ses opuscules, parfois, une carte sur laquelle était imprimée la formule « Etre Jésus », résumé de ce qui devait constituer l'idéal sacerdotal de ses chers enfants.

Plus tard, il organisa à Auteuil une petite école cléricale pour douze enfants, qu'il y entretenait en quêtant encore pour eux. Les demandes d'argent n'étaient naturellement pas toujours bien accueillies, et ces démarches lui coûtaient beaucoup. Une grande dame richissime lui refusa un jour son offrande en s'excusant à cause de l'achat, qu'elle devait faire, d'urgence, de 25 000 plantes grasses, pour la remise en état de ses serres :

— Ah disait pittoresquement le quêteur rebuté en racontant cette déception, si cette dame connaissait *nos plantes grasses !*

Cette petite communauté fut transférée plus tard à Issy; Mgr de Ségur s'en occupa jusqu'à la

fin de sa vie, et il faut noter que, sauf le cas très rare d'inévitables erreurs (causées presque toujours par le refus du sujet à la grâce), son discernement était sûr et son choix excellent.

L'un de ceux qui l'ont le mieux connu et le plus régulièrement suivi fut le saint abbé Chaumont. Il devait rendre dans son livre touffu, trop précipitamment écrit, mais si plein de choses, *Mgr de Ségur et la direction des âmes*, un remarquable témoignage au vénérable aveugle.

Dès la seconde année de son retour à Paris, une nouvelle œuvre d'une importance capitale devait encore être fondée par lui et il en a raconté lui-même la fondation. Il s'agit de l'œuvre de Saint-François de Sales. Cette Œuvre, répandue aujourd'hui et établie dans presque toutes les paroisses, n'y est pas toujours comprise et soutenue comme elle devrait l'être. Pourtant, les services qu'elle rend avec persévérance sont énormes, et c'est pour celui qui écrit ces lignes — et qui plus qu'un autre, comme missionnaire, peut dire tout le bien qu'elle fait — un devoir en même temps qu'une joie, d'en parler avec intérêt et affection. Le P. d'Alzon, fondateur de l'Assomption, et Mgr Mermillod, évêque de Genève, se trouvant à Rome en 1856, s'entendirent pour parler au Saint-Père de la nécessité de

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

lutter par une action efficace et pratique contre les influences anticatholiques de plus en plus menaçantes.

— Ce serait alors, dit le Pape, qui avait parfaitement compris l'intention, et qui lui-même suggéra l'établissement de l'œuvre, quelque chose comme la Propagation de la Foi à l'intérieur.

Rentrés à Paris, le P. d'Alzon et l'évêque vinrent parler de cette affaire avec Mgr de Ségur, qui proposa son salon pour une réunion d'hommes d'œuvres, à l'occasion de laquelle on s'entretiendrait du projet. Cette réunion eut lieu, en effet, le 19 mars 1857 chez Mgr de Ségur, elle groupa tout ce qui, à Paris, comptait d'influent dans le clergé séculier, et régulier et parmi les catholiques en vue.

Mgr Mermillod et le P. d'Alzon expliquèrent ce dont il s'agissait, et tout le monde convint de présenter à l'approbation de l'archevêque de Paris, des évêques de France et du Souverain Pontife, les statuts d'une grande association « de foi, de prières et d'aumônes », statuts que Mgr de Ségur fut chargé de mettre au point et de placer sous le patronage de saint François de Sales, l'apôtre du Chablais.

Malgré certaines promesses d'aide et d'assistance, en réalité, on laissa tout faire au saint

prélat, qui dut « se débrouiller » de son mieux, et seul, d'autant qu'un bon nombre des membres de l'assemblée, tout en approuvant l'œuvre, étaient bien convaincus qu'elle ne pourrait pas s'établir.

En fait, elle devait connaître un succès éclatant, mais quel surcroît de fatigues, de démarches, de voyages, d'allées et venues pour son créateur et son animateur, *un aveugle!* Il fut particulièrement bien reçu à Annecy, où les Visitandines tinrent à lui faire revêtir pour quelques heures une soutane filée par sainte Jeanne de Chantal, et lui en donnèrent un fragment qu'il rapporta avec joie.

De retour à Paris, le saint prélat trouva encore le moyen de grouper quelques prêtres volontaires, pour donner des missions dans les quartiers les plus déshérités. Ces prêtres, dits « de la Conférence de Saint-François de Sales », furent très encouragés par le cardinal Morlot et firent beaucoup de bien, mais leur action suscita des jalousies et des oppositions qui découragèrent les missionnaires. Cette initiative apostolique fut reprise plus tard, établie sur de nouvelles bases, avec une organisation plus complète, et on sait aussi avec quel succès, par M. de Gibergues, et les Missionnaires Diocésains de Paris.

Toutes ces occupations n'empêchaient pas

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

Mgr de Ségur de soutenir la régularité et le poids d'une lourde correspondance, de continuer sa collaboration aux *Petites lectures*, et de composer peu à peu toute une série d'opuscules de propagande, de spiritualité, d'apologétique religieuse, qui constituent une véritable bibliothèque, et qui furent un des grands succès de librairie du siècle passé. A part quelques ouvrages de circonstance, tout cela n'a pas perdu sa valeur et peut encore être utilisé ; nous en parlerons plus loin.

Pendant ce temps-là, l'entourage du prélat croyait toujours à une guérison possible, malgré l'opinion de deux oculistes célèbres, et se prêtant à ses désirs, il accepta d'être opéré de la cataracte par le D^r Nélaton. L'opération ne donna rien, pas plus que certains recours à la Providence, comme fut un voyage à Ars, où le saint Curé se déclara très édifié par son visiteur, et dit après son départ, à ses amies et paroissiennes, les demoiselles des Garets :

— Voilà un aveugle qui y *voit* plus clair que nous!...

Mais Dieu voulait que cet aveugle le restât, et que ce fût la rançon de tout le bien qu'il ferait, jusqu'à la dernière minute de sa vie.

Un an avant sa mort, un de ses jeunes pénitents

se désolait devant lui à la perspective de voir sa mère devenir aveugle, elle aussi :

— Cela me fait déjà tant de peine de vous voir aveugle, vous, Monseigneur, qui feriez un si bon usage de vos yeux !

Et le saint prélat, attirant l'enfant sur son cœur, de répondre :

— Ne dis pas cela, mon fils, ne dis pas cela, car, sache-le bien, ma cécité est ma plus grande joie et la plus grande bénédiction de ma vie !

En l'année 1858, une grande joie surnaturelle devait lui être donnée par l'entrée de sa sœur Sabine à la Visitation de Paris, où désormais il aima à aller la voir bien souvent, elle et les religieuses. Il était désormais de la maison, y prêcha fréquemment les prises d'habit, les professions, les anniversaires, et y donna à la grille le charme de nombreux entretiens.

Il accepta encore la présidence de l'Œuvre des Lampes du Saint Sacrement, destinée à entretenir la petite flamme sainte devant les tabernacles des églises pauvres. Chaque associé doit y joindre une heure d'adoration du Saint Sacrement, faite à domicile.

Enfin, il accepta un confessionnal à Saint-Thomas d'Aquin, et un ministère nouveau s'ouvrit pour

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

lui auprès des femmes et des jeunes filles, qu'il ne pouvait recevoir chez lui.

Mais les deuils devaient aussi, peu à peu, alourdir sa croix et, malgré son courage, l'assombrir. Tout d'abord ce fut la mort de son père, auprès duquel il arriva trop tard, et qui s'en alla pieusement, le 16 juillet 1863.

Peu de temps après, une affaire très grave, qui le fit beaucoup souffrir, vint le surprendre et le bouleverser. Un de ses enfants, un de ceux qu'il aimait le plus, vint lui avouer que dans un moment de folie il avait juré, avec quatre de ses camarades, de profaner le Saint Sacrement, et cela avait été réalisé dans des conditions horribles. Le principal criminel venait enfin avouer sa faute et demander son pardon. Mgr de Ségur fut atterré. Mais il reçut l'aveu avec le plus grand calme, donna comme pénitence au malheureux un simple *Ave Maria*, et comme celui-ci insistait :

— Comment! cela seulement, mon Père ?

— Oui, répondit paisiblement le prêtre, va en paix et ne pêche plus, je me charge moi-même du surplus de l'expiation.

Avec l'autorisation du criminel, il fit venir les autres coupables et les renvoya repentants, absous, pardonnés. Il fit célébrer cinq mille messes et s'im-

posa désormais des heures d'adoration supplémentaires, la nuit, dans sa chapelle. Il se levait, seul, s'enveloppait dans une coule de bure blanche qu'il avait obtenue de l'Abbé de la Grande Trappe, et autant que ses occupations le lui permettaient, faisait sa veillée nocturne de réparation. Il n'y manqua jamais, autant que possible.

De plus, jamais la fête de l'Immaculée-Conception — autour de laquelle s'était produit cet affreux drame spirituel — ne revenait sans une épreuve particulière, comme pour aider au désir de réparation du saint aveugle.

Le premier anniversaire fut très dur. Dans les semaines qui précédèrent la fête de l'Immaculée Conception de 1864, une année par conséquent environ après le sacrilège dont nous venons de parler, Mgr de Ségur se rendit chez l'archevêque de Paris pour solliciter l'autorisation de bénir un mariage dans sa chapelle privée. Habituellement, lorsque le prélat se rendait chez l'archevêque, l'abbé Diringer entraînait dans le bureau, et ne se retirait que lorsqu'il l'avait installé dans un fauteuil. Ce jour-là, Mgr Darboy s'avança lui-même jusqu'à l'entrée de la pièce, renvoya le secrétaire, et prenant son visiteur par le bras, l'introduisit lui-même, puis ferma la porte. Le secrétaire, devant cette

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

attitude inaccoutumée, se sentit porté à se méfier de quelque chose. Il attendit longuement ; l'entrevue dura près d'une demi-heure. Puis la porte se rouvrit ; l'archevêque, glacial, remit l'infirmes à son secrétaire, et ne le reconduisit pas.

Lorsqu'on fut sorti de l'archevêché, Mgr de Ségur, très ému, dit à l'abbé Diringer :

— Il vient de m'arriver quelque chose de pénible.

Et il lui résuma l'entrevue.

L'archevêque avait commencé par refuser tout net l'autorisation sollicitée. Le prélat se leva alors mais l'archevêque le fit rasseoir, et lui dit :

— A mon tour, j'ai quelque chose à vous demander.

Et il lui reprocha, dans les termes les plus durs, un entretien qu'il avait eu, avec Pie IX, le 28 juin précédent, au cours d'un voyage à Rome. Il l'accusait de ce qu'il appelait des « dénonciations calomnieuses » et tenait, disait-il, ses renseignements, *de Rome même*. Mgr de Ségur se défendit de son mieux, mais l'archevêque, après avoir multiplié les reproches sous la forme la plus blessante, ajouta qu'il attendait une réparation éclatante.

Qu'entendait-il par là, on ne le savait pas au juste, et on attendit des explications supplémentaires.

Le 1^{er} décembre, arriva enfin une lettre de Mgr Darboy, rappelant l'entretien, et exigeant une rétractation écrite dans les trois jours, sous peine d'interdit. Il demandait ensuite en vertu de quel droit le prélat se permettait dans le diocèse de procéder à des cérémonies quasi épiscopales.

Qu'y avait-il au fond de toute cette affaire ? Voici l'opinion à laquelle nous nous sommes arrêté, après avoir procédé à une longue enquête sur ce sujet.

Mgr Darboy, de l'avis unanime, n'était pas un homme commode. Austère, exigeant pour lui, il l'était encore plus pour les autres : il était très féru de son autorité, de tout ce qui y tenait, et enfin nettement gallican et antiromain. De plus, il ne lui plaisait pas qu'un prélat, quel qu'il fût — et surtout celui-là, dont les attaches avec Rome étaient si connues et si intimes, — fût appelé à officier, dans les cérémonies les plus diverses, comme il le faisait ; enfin, il était assez jaloux de sa grande influence. L'entourage avait, comme il arrive souvent, poussé à la roue, et excité la colère et l'âpreté de l'archevêque de Paris.

Quant à l'entretien qui était reproché à Mgr de Ségur, on n'en savait évidemment que ce que le Pape en avait pu faire connaître à l'un ou l'autre

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

de ses familiers. Mais on ne savait pas tout; ce qu'on savait avait sûrement été déformé en se répétant. En tout cas, s'il avait eu à apprécier l'attitude de Mgr Darboy et de quelques-uns de ses collègues, ce n'était évidemment pas pour approuver leur gallicanisme, qui était d'ailleurs connu, public et agressif.

L'archevêque n'aurait pas dû oublier que si son interlocuteur avait parlé de lui sur ce sujet en termes peu laudatifs, lui et ses partisans ne se gênaient pas pour traiter de très haut Pie IX — et parfois en quels termes ! ! Une meilleure appréciation et plus pondérée des choses aurait dû l'incliner à l'indulgence. Il n'en était rien, et Mgr Pie, consulté, répondit qu'il fallait temporiser et même céder.

Le 5 décembre, le saint aveugle écrivit une lettre d'excuses, ne contenant d'ailleurs pas une rétractation proprement dite. Il y joignit le bref pontifical concernant ses privilèges, avec le décret impérial qui les acceptait. On a dit que l'archevêque ignorait l'existence de ces documents. Ce n'est certainement pas exact, car *ce n'était pas possible*, le décret ayant paru dans le *Moniteur de l'Empire français*, journal officiel. En tout cas, si le fait est réel, il aurait dû s'en préoccuper plus tôt.

Le 9 décembre, à 5 heures du soir, Mgr de Ségur était à confesser les élèves, dans la sacristie de Stanislas, lorsque l'abbé Diringer entra avec une lettre de l'archevêché, et disant avec émotion :

— Monseigneur, je dois vous annoncer que l'archevêque vous a interdit, et je viens vous chercher.

— Comment? répondit le pauvre prélat, qui tomba à genoux devant le Crucifix et resta silencieux et bouleversé. Mais il se leva, ressaisi, et dit: « Allons! » et n'eut pas un mot de plus.

Après avoir vu M. Lalanne, directeur du collège, et lui avoir, à lui, le premier, fait connaître son épreuve, il passa chez les Frères de la rue de Fleurus et les prévint aussi ; puis il rentra pour avertir ses serviteurs, et passa avec eux à la chapelle :

— Nous allons, dit-il, réciter le *Magnificat* pour remercier la Sainte Vierge de la grande occasion de sanctification qu'elle nous envoie !

Le lendemain, il dicta quelques lignes pour l'archevêque, afin de lui dire qu'il regrettait la sentence, mais s'y soumettait entièrement, et il se contenta de communiquer une copie de sa lettre au nonce, Mgr Chigi.

La connaissance de cette affaire commençait à circuler dans Paris, et elle y prenait l'allure d'un

très grand scandale. Il fallait en finir, et promptement. M. Lalanne et le doyen du Chapitre métropolitain, M. Bonnefoy, intervinrent alors.

Le doyen du Chapitre avait vu l'archevêque à Notre-Dame où il officiait pour la fête de l'Immaculée-Conception et il lui avait dit :

— Comment, Monseigneur, avez-vous interdit le plus saint prêtre de votre diocèse ?

A quoi Mgr Darboy avait répondu avec beaucoup de calme :

— Il m'a manqué. Il me doit une réparation.

Le ton faisait comprendre qu'il y avait une détente de ce côté-là. On prévint donc Mgr de Ségur, et on lui demanda de se prêter à une transaction :

— Je ne demande pas mieux, dit-il ; tout ce qui ne blessera pas ma dignité, je sais que je dois le faire, et, avec la grâce de Dieu, je le ferai.

On rédigea donc en commun une formule transactionnelle, dont l'archevêque déclara vouloir bien se contenter.

Le 12 décembre, le prélat se rendit à l'archevêché, où il fut reçu. L'entretien fut correct, bien que l'archevêque crût pouvoir faire de nouveau certaines réflexions assez désagréables. Enfin, il leva l'interdit et reconduisit son hôte, cette fois, jusqu'à

la porte de l'antichambre avec assez de politesse. L'incident était clos.

Mgr de Ségur souffrit affreusement de ce douloureux conflit. Pie IX fut peu satisfait, et de l'affaire, et de la manière dont elle avait été conduite et conclue.

— Cela n'a pas fini comme je l'aurais voulu, dit-il un jour au prince Borghèse et devant un des frères de Mgr de Ségur. D'abord, quand on a dit une chose au Pape, c'est un secret qui n'appartient qu'au Pape !

Et dans une autre circonstance, comme on parlait devant lui de la lettre du prélat à l'archevêque de Paris et qu'on disait :

— Il s'est humilié, c'est un saint !

— Voilà bien vos saints français, dit Pie IX, moitié sérieux, moitié riant. Quand il faudrait faire acte de force, ils font de l'humilité.

Mais, au fond, il admirait et il approuvait, comprenant combien la situation avait été difficile et pénible.

CHAPITRE VI

En 1869, le 8 décembre encore, et le jour même de l'ouverture du Concile, son opuscule *Jésus en nous* fut affiché comme étant à l'Index, et ce qui était particulièrement infamant, entre la condamnation portée contre un volume de Döllinger et celle de la lettre du P. Hyacinthe sur le Concile.

Mgr de Ségur fit retirer immédiatement l'édition française de son livre, bien que seule la traduction italienne fût condamnée, et il refondit ce traité, qui devint l'un de ses meilleurs, sous le titre : *La grâce et l'amour de Jésus !* Toutes ces secousses étaient très pénibles pour son âme si sensible et si délicate, mais la façon dont il les supporta prouve encore son grand sens de l'Eglise en même temps que sa délicatesse sacerdotale. C'est un sujet que nous avons aussi l'intention de reprendre plus loin.

Entre temps, son ministère s'étendait toujours davantage, et son influence grandissait encore. Il se donnait avec plus d'abnégation que jamais, et il joignait à toutes ses nombreuses visites de charité celle de la Maison des jeunes infirmes des Frères

de Saint-Jean de Dieu de la rue Lecourbe, où il s'intéressa toujours aux plus malheureux. Les aveugles, surtout, naturellement, l'attiraient.

— Vois-tu, mon enfant, disait-il à l'un d'entre eux, nous autres aveugles, quand nous nous cognons, que nous recevons des plaies et des bosses, nous n'avons qu'une chose à faire, c'est de dire : « Mon bon Jésus, je vous remercie. Avec cela, on est toujours content. »

Il réservait une tendresse spéciale pour tout ce qui touchait à l'Ordre et à l'esprit franciscain ; nous avons rappelé qu'il aimait tendrement ceux de ces fils qui, soit chez les Frères Mineurs, soit chez les Capucins, revêtirent l'habit de l'Ordre ; il leur parlait avec émotion « de leurs pauvres pieds nus, que Jésus aime tant ». Ses opuscules sur *saint François d'Assise, le Tiers-Ordre, le Cordon Séraphique*, sont parmi les plus émues et les plus délicates de ses œuvres.

Il portait sous sa soutane, en guise de scapulaire, une sorte de chemise de laine grise cendrée, véritable tunique franciscaine, ceinte d'une corde à nœuds, qu'il ne quittait jamais, et avec laquelle il fut enseveli.

Saint François d'Assise et saint François de Sales étaient ses deux saints de prédilection, ainsi

que saint Dominique, au Tiers-Ordre duquel, par faveur spéciale, obtenue du P. Jandel, il appartenait aussi.

Le 18 octobre 1869, une nouvelle croix fut imposée à ses épaules. Sa sainte mère, atteinte d'apoplexie, s'en remit assez mal, et ce fut une des plus grandes peines de sa vie.

Mais le Concile fut, par contre, une de ses plus grandes joies, et il écrivit, pour le soutenir à plusieurs reprises.

La guerre de 1870, la Commune qui la suivit, ne le trouvèrent pas à Paris. Il était parti en Bretagne dès les premiers jours d'août 1870 et séjournait dans le Morbihan, au château de Kermadio, près de Sainte-Anne d'Auray, chez sa sœur, Mme Fresneau. Il y resta jusqu'à la fin de la tourmente. Mais ce qu'il y souffrit, nous le savons par ses lettres de cette période ; elles sont navrantes par l'expression sans cesse représentée de sa profonde douleur.

Lorsqu'il rentra à Paris, au mois d'octobre 1871, il retrouva, avec une joyeuse surprise, son appartement et sa chapelle intacts. Il reprit aussitôt toutes ses œuvres, et d'autres encore, car un de ses premiers soucis fut de s'occuper avec M. Keller de l'Œuvre des Alsaciens-Lorrains, destinée à assister spirituellement et matériellement les familles des

deux provinces, alors annexées à la Prusse, qui s'exilèrent pour rester françaises.

Mais déjà pendant la guerre il avait accepté la présidence du Comité, qui s'était préoccupé de l'assistance de l'Aumônerie militaire en campagne. Il continua à soutenir ce Comité après la guerre, ainsi que l'œuvre des Tombes, entreprise pour l'entretien des cimetières militaires français en Allemagne. Sur les entrefaites, Mme de Ségur ayant subi un nouveau choc d'apoplexie, mourait, le 9 février 1874, assistée par son fils. Il la voyait décliner depuis sa première attaque de 1869, s'attendait au pire, mais ce jour-là il faillit tout de même être écrasé par la croix !

Pendant des semaines et des mois, on le vit souvent en pleurs, au souvenir de celle qui n'était plus. Il porta son cœur, comme elle l'avait demandé, à la Visitation de Paris, où sa fille Sabine avait vécu les dix ans de sa vie religieuse, et jusqu'à sa mort. Quant au corps, il fut enseveli à Pluneret, paroisse sur laquelle s'élève la basilique de Sainte-Anne d'Auray.

Il faut le dire : cette mort assombrit définitivement la vie de Mgr de Ségur. Elle changea nécessairement ses habitudes. Il ne prit plus de repos, puisqu'il n'allait plus chez elle souper le

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

soir, ou passer quelques instants ; il ne s'accorda plus de vacances, ou à peu près, et se donna plus que jamais à son ministère et à ses œuvres.

Son ministère ? Jamais sa maison n'avait été plus encombrée par les visites et les confessions. Sa réputation était elle, qu'il lui arrivait toute sorte d'aventures, parfois amusantes, d'ailleurs, comme celle que raconte M. Goyau, au début de sa *Vie de Mgr Augouard*.

Un jour, en 1871, un jeune zouave du corps de Charette, étant de faction à Rennes, à la porte de la caserne, vit passer Mgr de Ségur. Il le connaissait déjà, et aussitôt, appelant un camarade :

— Prends mon fusil et remplace-moi, dit-il, il faut que j'aie à parler à ce curé qui passe.

Il se précipita vers le prélat, l'arrêta, et lui redit son désir d'être prêtre, et même missionnaire. Mais on l'avait mis à la porte du Petit Séminaire de Montmorillon comme trop dissipé. Alors ?

— Ah ! oui, je te connais, lui répondit le saint aveugle, tu es fait pour être prêtre ; mais tu as raison, *pas en France !* Avec ton caractère prime-sautier et intransigeant, ce qui n'est pas un défaut, tu serais toujours en guerre avec ton évêque et tu étranglerais ton préfet. Il vaut mieux que tu ailles chez les sauvages, comme cela tu ne dépareras pas le tableau ! Je te présenterai au Petit Séminaire de Séez, où tu

termineras d'abord tes études, et tu étudieras plus sérieusement ta vocation!...

On sait à quel point Mgr de Ségur eut raison de répondre cela, et de ressaisir l'écervelé, car on sait également si, d'autre part, Prosper Augouard a fait une belle carrière *chez les sauvages* !

Mais, tout en s'occupant de la direction des âmes, Mgr de Ségur reprenait un contact plus intime avec les œuvres dont il s'occupait déjà; il ne diminuait pas ses travaux de plume et il acceptait encore de diriger et de patronner de nouveaux groupements, de nouveaux efforts d'apostolat.

C'est au lendemain de la guerre de 1870, qu'il écrivit et publia sa brochure *Vive le roi* ! Elle fit grand bruit, et lui a été souvent reprochée comme la regrettable incursion dans la politique d'un homme qui aurait dû se tenir exclusivement sur le terrain spirituel. N'oublions pas que nous jugeons instinctivement avec nos pensées du moment présent, et que nous négligeons, lorsque nous avons à apprécier quelqu'un ou quelque chose du passé, de nous refaire ce que Brunetière appelle quelque part « une âme d'ancêtre ». Il faut pourtant bien concéder, tout d'abord, que le saint prélat avait parfaitement le droit d'avoir une opinion personnelle en matière politique, et que, d'autre part,

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

nous avons quelque peine à comprendre le désarroi des esprits, après la chute de l'Empire, la guerre, les horreurs de la Commune, enfin, la position prise immédiatement par les chefs du parti républicain contre l'Eglise, tout ce qui justifie parfaitement, à cette heure-là, un essai de ralliement des forces catholiques et conservatrices autour du comte de Chambord. Celui-ci représentait une tradition et une force, dont nos générations actuelles ont sûrement quelque peine à comprendre l'attraction, et qui a été un fait indéniable.

Donc, en dehors de tout esprit de parti, on peut, avec le recul du temps, admettre sans hésitation le geste de Mgr de Ségur, geste d'autant plus méritoire, que lui, — comme tous les Ségur — s'était des premiers rallié à l'Empire, et l'avait servi, tant qu'il avait pensé que sa cause se confondait exactement avec celle de l'ordre social, des intérêts nationaux, et du catholicisme. Combien d'ailleurs, en France, avaient raisonné ainsi et agi de même ! Il fut encore amené à s'occuper d'autre chose.

Depuis des années, dans sa petite maison de Tours, une sainte et étrange fille, Mlle Emilia Tamisier, rêvait de réveiller la foi par une glorification nouvelle et inouïe de l'Eucharistie. Depuis

plusieurs années, elle avait suscité des pèlerinages eucharistiques sans grand succès, et elle était alors tentée de découragement, car personne, en effet — nous voulons dire aucune autorité religieuse, — ni en France, ni en Belgique, ni en Hollande, n'avait accueilli très favorablement la « Mendiante du Saint Sacrement ». Personne surtout ne voulait assumer la responsabilité de préparer et de lancer des Congrès « internationaux ».

Or, Mlle Tamisier trouva, à cette heure difficile, chez Mgr de Ségur, une compréhension et un appui. Malheureusement, il devait disparaître trop tôt. Il importait peu d'ailleurs. Emilia Tamisier avait été suffisamment soutenue par lui pour reprendre courage ; l'œuvre sera lancée, vivra et connaîtra les merveilleux développements que l'on peut constater.

Le saint aveugle suivait enfin avec un particulier intérêt et une tendre affection les efforts de ses fils prêtres. L'abbé Gabiller, aumônier des Frères des Ecoles Chrétiennes, puis de la maison des Petits Incurables de la rue Lecourbe, qui devait établir, avec l'abbé Chaumont et le Frère Exupérien, l'association de Saint-Labre, fut un de ceux qu'il poussa le plus vers les œuvres d'apostolat. Mais, parmi les prêtres de son entourage, aucun ne fut

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

plus aimé, plus encouragé, plus soutenu par lui, que le saint chanoine Chaumont (1) dont nous venons de parler, et qui devait établir avec un si grand succès ses trois Sociétés Salésiennes : celle des Filles de Saint François de Sales, des Prêtres de Saint-François de Sales, et des Fils de Saint-François de Sales ; nous citons par ordre de fondation.

Les deux premiers groupements ont été réellement désirés, préparés, établis, sous la direction discrète mais constante et active de Mgr de Ségur, à qui ils doivent non seulement, ce qui serait déjà beaucoup, la formation intime pendant des années, de leur fondateur, le chanoine Chaumont, mais, de plus, une intervention certaine et personnelle pour leur établissement.

Enfin, une dernière tentative d'apostolat vint solliciter le zèle du prélat, et comme il en comprit d'emblée l'importance, il s'y donna et il s'y usa. Il s'agit du « Bureau central de l'Union des œuvres ouvrières catholiques ».

(1) M. Henri Chaumont fut le premier des fils spirituels de Mgr de Ségur qui fut ordonné prêtre. Quand, à la fin de sa vie, le saint prélat réunissait à sa table tous ses fils prêtres, il plaçait M. Chaumont en face de lui et il y avait autour de cette table de très nombreux convives.

Ce bureau fut établi le 8 septembre 1871 par les directeurs des Associations ouvrières de tout genre, et son but était de fédérer toutes les œuvres ouvrières catholiques, de leur servir de trait d'union.

Mgr de Ségur fut seulement, comme d'habitude, sollicité de donner son nom ; en fait, il assumait une charge nouvelle et écrasante qui, entre autres soucis, augmentait la lourdeur de ce qu'il appelait « sa croix d'argent », c'est-à-dire cette humiliante nécessité pour tout homme d'œuvre de quêter, de solliciter, de mendier.

Il devait supporter le poids de cette présidence, *qui sous-entendait une réunion tous les quinze jours*, de la fin de 1871 à la fin de 1879. Ce groupement fit beaucoup de bien, préparant surtout l'avenir et des hommes.

Car c'est après le Congrès de Lyon, en 1871, que Mgr de Ségur signala au Saint-Siège l'organisation chrétienne de l'usine du Val des Bois, entreprise par les frères Harmel, et qu'il remit lui-même la croix de Saint-Grégoire, envoyée par Pie IX, à Léon Harmel. Elle était accompagnée d'une lettre personnelle du Pape.

Frappé par la congestion cérébrale le 11 juillet 1879, Mgr de Ségur fut obligé de se retirer, et

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

deux mois après, le 4 novembre, il donnait sa démission. En fait, l'Union des Associations ouvrières l'avait au moins autant occupé que l'Œuvre de Saint-François de Sales, à laquelle pourtant il ne cessait de donner tous ses soins, et dont il s'occupera jusqu'à sa dernière heure.

CHAPITRE VII

Mais tous ses soucis ne pouvaient faire oublier Rome au saint prélat ; cette Rome où il avait reçu l'appel de Dieu, sa vocation, où il avait affiné son esprit, son cœur, développé pour toujours, jusqu'aux dernières limites du possible, son sens de l'Eglise et de l'Unité catholique. Il ne put y retourner qu'après huit années de séjour en France. C'est d'ailleurs au cours d'une de ses entrevues avec le Pape qu'il eut l'occasion de ce fameux entretien dont la connaissance lui valut l'éclat des colères de Mgr Darboy.

Il n'y retourna ensuite que onze ans après, toujours grâce à la délicatesse et à la charité d'un de ses amis romains qui supporta les frais du voyage et du séjour.

En effet, quoi qu'on en ait souvent dit, Mgr de Ségur vivait tout juste avec sa prébende de chanoine de Saint-Denis, et les sommes considérables qui lui passèrent par les mains étaient destinées à ses différentes œuvres qui les reçurent intégralement.

L'offre de son ami fut donc acceptée avec enthousiasme.

Pie IX le reçut avec la tendresse habituelle. Il ne l'avait pas revu depuis le douloureux conflit avec l'archevêque de Paris, ni depuis la condamnation de son livre par la mise à l'Index. L'entrevue fut émouvante. Le Pape releva son cher fils, agenouillé devant lui, et il le garda longuement embrassé. « Rien n'était plus beau et plus touchant, disait Méthol, que de voir ces deux bons saints dans les bras l'un de l'autre ».

Ils se revirent presque tous les jours, et Mgr de Ségur désira qu'on mît de côté la soutane qu'il portait pour ces entrevues, afin qu'on l'ensevelît avec, ce qui fut fait. Puis, les deux amis se séparèrent en se disant adieu, car le prélat ne put revenir ensuite que pour prier auprès de la dépouille de Pie IX.

Lors de son troisième et dernier voyage, il fut reçu par Léon XIII qui lui confirma tous ses privilèges. Le nouveau Pape le traita, comme le saint aveugle aimait à le dire aux siens, « non pas dans la même forme, mais avec le même fond de bonté et de paternelle affection » que Pie IX.

Il quitta cette fois « la chère Rome » pour n'y plus revenir, et reprit ses œuvres, son apostolat, se rendant compte peu à peu de son usure, mais con-

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

solé par l'affection, la confiance qui l'entouraient, et chaque jour aussi un peu plus séparé, détaché des choses de ce monde, et plus uni à Dieu.

Entre temps, il dictait, en plus de sa correspondance, la matière d'une série de petits volumes qui firent un bien immense. On sent quel travail tout cela suppose chez un infirme, et surtout chez un aveugle, et l'on faisait remarquer au prélat qu'il se surmenait et s'usait. Il écoutait en souriant, et il répondait qu'on devait supporter pour Notre-Seigneur et les âmes « au moins ce que font les mondains quand ils s'acharnent à la poursuite de la fortune et des biens de la terre ».

Son repos était son travail même, et son contact permanent avec les âmes, accompagné d'un peu de détente avec des amis de choix. Ces heures étaient assez rares.

Parmi ceux qui l'aimèrent profondément et qui lui donnèrent bien des joies, il faut citer Charles Gounod. Il l'avait connu à Rome en 1842, le retrouva à Paris en 1867, et noua avec lui les liens d'une délicate et profonde amitié. L'âme d'artiste du prélat avait tout ce qu'il fallait pour vibrer à l'unisson de celle du grand musicien.

On sait que le saint prêtre fut un des premiers confidents de la composition de Faust, et l'on se

rappelle ce que nous avons dit de ses rapports avec la créatrice du rôle de Marguerite, Mme Miolan-Carvalho. Mais de plus, il fut encore pour quelque chose dans la création de *Polyeucte* et de l'admirable *Mors et Vita*.

Peu avant la mort de Mgr de Ségur, Gounod l'eut à souper, et il lui donna la joie d'entendre exécuter par lui sur son orgue plusieurs parties de cette œuvre admirable.

On se souvient que l'intimité la plus grande avait régné entre le cardinal Pie, Mgr Gay et le saint infirme. Aussi la nouvelle de la mort inattendue et si douloureusement subite de l'évêque de Poitiers fut-elle pour lui un coup de foudre. Le prélat voulut absolument assister à ses funérailles, bien qu'il fût sous le coup de l'attaque dont il ne s'était pas remis, malgré, et peut-être, à cause, d'un séjour *pénible* à Vichy. Après quelques semaines, se sentant très las, il renonça à ses vacances en Bretagne et loua en Seine-et-Oise, à Montgeron, pour ce temps de son repos, une toute petite maison.

Il en revenait pourtant le vendredi et le samedi, afin de confesser au patronage de Grenelle, au collège Stanislas, et pour présider le Conseil de l'œuvre de Saint-François de Sales. C'était beaucoup trop, et déraisonnable, aussi eut-il une nou-

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

velle attaque d'apoplexie le 23 août, très légère sans doute, mais qui lui laissa la tête fatiguée et les jambes plus lourdes. Il s'en rendait fort bien compte, et recevait avec calme et tranquillité cet appel de la mort.

L'hiver se passa sans autre incident que la constatation par tous et par lui-même d'une fatigue qui s'accroissait. La langue était souvent embarrassée, il en souffrait et on en souffrait pour lui.

Le Carême, la Semaine Sainte de 1881, augmentèrent le poids de son travail, et par conséquent son accablement.

Enfin, le 15 avril, jour anniversaire de sa naissance, alors qu'il accomplissait sa 61^e année, s'étant levé le matin comme de coutume, un violent étourdissement lui fit perdre l'équilibre. Méthol et un de ses frères qui étaient présents le firent asseoir sur son canapé. Cet étourdissement passa, mais, cette fois, il se sentit frappé à mort, arrêta l'exercice de son ministère, et partit au château de Méry, non loin de Paris, chez son second frère.

A son retour, il put reprendre quelques confessions, s'occupa encore de quelques œuvres. Le 28 mai, il célébra la sainte messe chez les Frères de Saint-Jean de Dieu de la rue Lecourbe, y déjeuna avec les petits infirmes, et s'entretint

joyeusement une fois de plus avec eux. La journée se passa comme de coutume ; il entendit quelques confessions et dicta des lettres. Le soir, il se coucha et s'endormit paisiblement.

Mais pendant la nuit, vers 2 heures du matin, il se réveilla en frissonnant, puis il se rendormit, se réveilla à 5 heures du matin, et sonna pour qu'on vînt l'aider à s'habiller. A peine eut-il mis le pied par terre qu'il fut repris du frisson. On le recoucha. Vint alors un assoupissement qui faisait présumer une reprise prochaine de la congestion. Le médecin ne s'y trompa point. Pourtant, tout semblait se tasser, et le dimanche 29 le médecin demanda qu'on tentât un essai pour le lever.

Tout alla bien : le malade gardait son entrain, et lorsque le docteur lui demanda :

— Eh bien, Monseigneur, comment vous trouvez-vous ainsi?

Il répondit avec gaieté :

— Pas mal, mon bon docteur, et vous?

On reprenait espoir, et on le transporta dans le salon. On l'installa sur un petit lit de fer, sous son tableau de l'Enfant Jésus sur la paille de la crèche. C'est là qu'il devait vivre les dix derniers jours de sa vie, et qu'il devait mourir.

Il se nourrissait de moins en moins, dormait assez

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

bien, presque trop, et dans la journée une lourde torpeur le dominait. Pourtant, quand on lui parlait, il retrouvait toute sa tête. Le matin, il oubliait qu'il était malade, et parlait de se lever pour reprendre ses réceptions et ses confessions.

Quand il était assoupi, on l'apercevait qui élevait la main pour absoudre, et disait à mi-voix :
— Trois petits *Ave Maria* pour pénitence.

Un jour, il pensa avoir été à Lourdes, et dit en souriant :

— J'ai cru passer plusieurs heures à Lourdes cette nuit. On me dit que non, je le veux bien, mais j'ai peine à croire que je me trompe.

La nouvelle de sa maladie s'était répandue partout... et de partout, on faisait savoir qu'on priaît. Mgr Richard, coadjuteur du cardinal Guibert, puis le cardinal lui-même, vinrent le visiter. Enfin, le nonce, Mgr Czaski, qu'il avait connu à Rome, fut chargé de lui transmettre par deux fois la bénédiction de Léon XIII.

Cependant, il baissait peu à peu, recevant pourtant ceux qui venaient le voir et qui venaient demander une dernière bénédiction, avec sa douceur et sa cordialité d'accueil habituelles. Le mercredi 8 juin, il put encore communier, mais vers 1 heure de l'après-midi, on crut à la fin prochaine,

et l'on récita la prière des agonisants. Le dernier « amen » prononcé, il leva les deux mains, et d'une voix distincte et claire, avec une expression de foi qui impressionna les assistants, sa famille, ses serviteurs, quelques amis, des jeunes gens, il s'écria :

— Alléluia !

On allait et venait autour de lui, sollicitant toujours cette bénédiction qu'il ne refusait pas, disant :

— Oui, oui, je bénirai jusqu'à ma complète démolition !

Il retrouvait avec joie ses enfants les plus aimés : son cher abbé Chaumont qu'il avait voulu comme directeur de sa mère, et à qui il légua le petit prie-Dieu de chêne devant lequel s'agenouillèrent régulièrement ses pénitents, l'abbé Klingenhoffen, son ami et converti de Rome, son premier secrétaire, l'abbé Le Rebours, curé de la Madeleine, qu'il avait assisté à sa première messe.

A la nuit, l'abbé Gabiller, aumônier des Petits Incurables de la rue Lecourbe, Pierre Méthol, son filleul, séminariste à Issy, et le Dr Ingigliardi, jeune médecin qui aimait profondément le malade et le soigna depuis la première heure de sa maladie jusqu'à la fin avec un admirable dévouement, tous étaient autour de lui.

Le docteur ne l'abandonnait pas un instant ; il

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

fut — à un moment où il lui prodiguait particulièrement tous ses soins — obsédé par une tentation étrange et douloureuse. Il se disait que ce serait véritablement effrayant si le saint prêtre qu'il assistait et qui se mourait, n'était pas récompensé dans l'au-delà, et si par hasard cette fin était le rejet cruel dans le néant. Il pensait :

— Monseigneur, est-ce qu'après cette mort vous ne viendrez pas nous dire qu'il y a un ciel et que vous y êtes ?

Mgr de Ségur sortit alors brusquement de son agonie et dit à son fils bien-aimé, très distinctement :

— Crois, mon enfant, crois, mon fils, crois !

Un peu plus tard, la respiration devint difficile et tourmentée, puis baissa peu à peu. A 4 heures moins 20, le matin, il rendit son âme à son Créateur, ayant alors 61 ans, un mois et 25 jours. On était à l'aube du jeudi 9 juin 1881.

CHAPITRE VIII

Cependant, aussitôt après sa mort, l'admirable prêtre qui venait de disparaître fut revêtu de ses ornements sacerdotaux. Il était recouvert, par-dessus sa tunique franciscaine de laine cendrée, de sa soutane violette de prélat romain, d'une chasuble blanche, et avait les pieds nus comme ceux du Grand Pauvre d'Assise qu'il avait tant aimé. Il portait la mitre et était exposé sous son tableau de l'Enfant Jésus à la crèche, sur le petit lit de fer qui l'avait supporté pendant sa maladie.

On commença à défiler devant ce cadavre en lui rendant les hommages les plus touchants. Le vendredi 10 juin, le D^r Ingigliardi et un de ses amis enlevèrent son cœur qui fut, comme il l'avait demandé, embaumé et porté à la Visitation, auprès de celui de Mme de Ségur.

Enfin, le 13 juin eurent lieu les obsèques à Saint-Thomas d'Aquin. Elles furent un véritable triomphe. Gounod tenait le grand orgue, et Mgr Richard donna l'absoute.

Quelques jours après, le corps, qui avait été

déposé dans les caveaux de Saint-Thomas d'Aquin, fut conduit au chemin de fer et partit pour Sainte-Anne d'Auray. Le vendredi 17 juin, il fut conduit processionnellement à l'église de Pluneret où l'attendait Mgr Bécél, évêque de Vannes, et un nombreux clergé. Après une nouvelle absoute, huit prêtres en étole portèrent le cercueil au cimetière. Dans l'enclos réservé, assez vaste pour contenir douze tombes, et que ferme une grille, sont maintenant dressées trois statues. Au fond, Notre-Dame de Lourdes, à droite saint François d'Assise, à gauche saint François de Sales.

C'est là que fut déposé, auprès de sa mère, le saint prélat sous une grande dalle en granit de Kersanton. Sur la croix sont gravés ces mots : *Jésus, ma vie et mon amour*. Sur la pierre, cette inscription latine :

« *Ave Maria, gratia plena — Immaculata Dei-para*. Je vous salue Marie, pleine de grâce, Immaculée Mère de Dieu » et au dessous :

Ici repose, dans la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Louis Gaston de Ségur, prêtre, prélat de la Sainte Eglise romaine, chanoine-évêque du Chapitre de Saint-Denis, au Tiers-Ordre de Saint-François, Frère François-Marie du Saint-Sacrement, né à Paris le 15 avril 1820, décédé à Paris

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

le 9 juin 1881 : « *In pace Jesu : Deus, propitius esto mihi peccatori* : En la paix de Jésus : mon Dieu ayez pitié de moi, pécheur. »

« Le dernier mot tracé par Mgr de Ségur et qui parle de lui, dit M. Chaumont, est donc le mot de pécheur. »

Le retentissement de cette mort fut très grand. On sentait tout ce qu'on perdait, et au nom du Pape Léon XIII, le cardinal secrétaire d'Etat exprimait sa douleur pour cette fin prématurée, « qui était manifestement un vrai désastre pour la société catholique et pour l'Eglise ».

Et maintenant, nous copions purement et simplement quelques lignes d'un manuscrit inédit du chanoine Chaumont :

« Un mois après le décès de Monseigneur, un service solennel fut célébré à Notre-Dame de Paris, le 11 juillet 1881, par les soins de l'Association de Saint-François de Sales. La messe fut chantée par Mgr d'Hulst, dont le prélat défunt avait guidé et éclairé la vocation. Un concours de chrétiens de tous les rangs, de toutes les conditions, dont on n'avait pas eu d'exemple depuis l'oraison funèbre d'O'Connell par le P. Lacordaire, et qu'on a évalué à 5 000 personnes, remplissait toute la cathédrale.

Le cardinal archevêque de Paris, des évêques, des

prélats, la plupart des curés de la ville, des religieux, occupaient le banc d'œuvre.

Mgr Mermillod prononça l'oraison funèbre de son saint et vénérable ami avec une éloquence attendrie, qui remua tous les cœurs et fit couler bien des larmes. Ce jour-là, le triomphe des funérailles se renouvela, avec ce que pouvaient y ajouter l'immense vaisseau de Notre-Dame et l'éloquence du successeur de saint François de Sales. »



Nous voici désormais au bout de la tâche que nous nous étions fixée. Nous n'avons pas eu la prétention d'écrire une nouvelle vie de Mgr de Ségur. Elle est encore à faire, avec tous les documents qu'on pourra désormais recueillir, avec la facilité que donnera le recul du temps, et malgré tout le charme qui restera au séduisant récit du marquis de Ségur. Mais, outre l'intérêt que peut présenter peut-être ce résumé rapide, nous aurons, nous l'espérons, réveillé le souvenir et maintenu l'attention autour d'une chère mémoire. Il est impossible, en tout cas, qu'on ne garde pas l'impression d'une vie supérieurement sacerdotale et surnaturelle, très remplie et, même en donnant à ce mot le sens que l'Eglise peut permettre, très sainte.

C'est à l'Eglise seule, en effet, qu'il appartiendra

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

de dire un jour si oui ou non Mgr de Ségur a pratiqué au degré héroïque les vertus chrétiennes, et s'il a mérité d'être placé sur les autels, présenté officiellement à la vénération du peuple chrétien.

Que le saint aveugle ait été sans ennemis et sans défauts, qu'il n'y ait pas eu de voix discordantes parmi le concert d'admiration qui entourait ses derniers jours et qui suivit sa mort, ce serait mentir que de l'affirmer. Mgr de Ségur avait une personnalité très marquée, et cela même attira la contradiction, et surtout celle des médiocres, que toute supériorité blesse et choque. Il s'est occupé de beaucoup de gens et de beaucoup de choses, et dans ces conditions il n'est pas possible qu'il n'ait point heurté des positions acquises, des idées arrêtées et différentes des siennes, des manières différentes de concevoir et d'agir.

Il était très romain à une époque où dans certains milieux il était de bon ton de ne pas l'être ; enfin, à cause de son succès, des privilèges dont il jouissait, il était impossible qu'il ne rencontrât pas la jalousie et la sottise.

Il devait connaître l'hostilité des meilleurs ; c'est le pire, et c'est normal. Nous avons grand-peine à approuver un bien qui n'est pas fait par nous-mêmes, et c'est une grande illusion de croire que

parce qu'on veut le bien, qu'on cherche le bien, qu'on s'efforce de faire le bien, *on doit être compris, et surtout approuvé.*

Il faut pourtant connaître tout cela et subir la loi générale, faire du mieux possible malgré tout, se résigner à être maladroit avec les intentions les plus pures, car c'est l'humaine misère !

Enfin, Mgr de Ségur avait les défauts de ses qualités. Nature très sensible et très impressionnable, tempérament d'artiste délicat, que révèle d'une manière étonnante son « Journal de voyage en Italie » alors qu'il était attaché d'ambassade à Rome en 1842, il avait l'appréciation vive, rapide, parfois un peu trop prompte, et le geste qui suivait était aussi souvent trop impulsif. Mais ce qu'on sait, et aucun de ceux qui l'ont connu n'ont nié cela, c'est que jamais il n'a fait sciemment et volontairement de peine ou de tort à quiconque, et, preuve de vertu et d'intelligence, il n'a jamais après coup redouté de se donner tort, et de réparer quand cela s'imposait.

Nous avons encore connu et interrogé beaucoup de ceux qui l'ont connu; nous avons enregistré plus d'une critique, entendu parler avec amertume de certains de ses gestes, de l'inopportunité de quelques-uns de ses conseils, et nous devons dire

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

qu'en conscience et honnêtement, tout cela ne peut être retenu contre lui.

Un de ceux qui l'ont le mieux connu, le mieux aimé et le mieux jugé, son ami Mgr de Conny, écrivait :

« Les défauts de mon saint et aimable ami Gaston de Ségur tenaient à ses qualités en excès. Les élans si spontanés et si prompts de cette riche nature pouvaient, en effet, le conduire soit à des appréciations qui manquaient de précision et d'exactitude, soit à des démarches qui n'étaient point assez mesurées. Mais encore la loyauté et la bonne intention qui, chez lui, perçaient en toutes choses, rendaient honorables jusqu'aux actes qu'on aurait pu ne pas approuver. D'ailleurs, cet élan même qui l'avait fourvoyé le tirait bientôt d'embarras, par l'empressement, l'humilité et la simplicité qu'il mettait à reconnaître son erreur et à réparer... »

Nous n'avons pas craint de citer ces paroles par un souci de complète impartialité. Mais tout cela n'empêche pas qu'en toutes circonstances on était et on est obligé de reprendre le mot de Pie IX au sujet du prélat, au lendemain de son conflit avec l'archevêque de Paris :

— Que voulez-vous, c'est un saint !!!

Et, en effet, dans tous les détails de cette admi-

nable vie, c'est la note de sainteté qui domine. Sa douceur, sa générosité, sa bonté, son humilité, se retrouvent sans cesse, et, ne l'oublions pas, sa patience à supporter une effroyable infirmité, qui, elle aussi, explique bien des déficiences de sa vie.

Il était chaste autant qu'un prêtre peut et doit l'être, obéissant au Siège apostolique comme trop peu d'hommes le furent en son temps, obéissant même envers ceux de ses supérieurs légitimes qui furent si durs pour lui ; pauvre, comme un vrai fils du petit Pauvre d'Assise, qu'il aima et imita si persévéramment.

Quand il était chez lui, et tant que les médecins lui permirent, il fit maigre et jeûna trois fois par semaine, comme le demande l'ancienne Règle du Tiers-Ordre, avant la réforme de Léon XIII.

Il avait en guise de lit cette espèce de commode couverte par un mince matelas dont nous avons parlé; il portait ses vêtements, son linge, jusqu'à la dernière usure, et il donnait tout jusqu'à la limite du possible. Il donnait surtout son cœur et sa vie avec une tendresse, une richesse d'affection dont ont gardé le souvenir ceux si nombreux qui ont vécu de lui et avec lui, et c'est une grande leçon pour nous que cette continuelle jeunesse de cœur d'une âme vraiment surnaturelle, que l'amour

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

de Dieu et des âmes pour Dieu prémunit toujours contre l'usure de l'infirmité, des déceptions, des incompréhensions et de la méchanceté humaine.

Il est inévitable pourtant que la vie nous fasse connaître à tous, après les enthousiasmes fous et les espérances de succès de la jeunesse, ce désenchantement qui naît peu à peu de blessures successives. Elles sont pourtant l'inévitable conséquence de notre heurt aux réalités de la vie et aux contradictions. Mais le devoir du chrétien c'est justement de ne pas céder à cette épreuve constante, et, dans son amour pour Dieu, et des âmes pour Dieu, il trouve le moyen de se refaire sans cesse une nouvelle jeunesse de cœur. Elle le porte à reprendre l'effort sans céder à la lassitude, et peu d'hommes ont su faire cela au même degré que le saint prélat aveugle. Jusqu'à la dernière minute, avec le même sourire, la même bonté, nous le verrons disposé à donner et à se donner.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE IX

Il n'est pas possible de mettre le point final à cette trop brève étude, sans avoir cherché à savoir quelle fut la spiritualité au foyer de laquelle se réchauffa sans cesse une si extraordinaire action. Certes, c'est son intelligence, c'est son cœur, qui commandent l'œuvre d'un homme et ses moindres actes. Mais quelle est la lumière qui a éclairé cette âme, quelle est la force qui a fait agir ce cœur ? La réponse à ces questions ne manque sûrement jamais d'intérêt. D'autant que l'action du Saint-Esprit est multiforme, qu'aucune âme ne ressemble à une autre, et que tout en travaillant sur les mêmes éléments, celle-ci ne les considère pas, ne se les assimile pas comme sa voisine. D'où une continuelle et une passionnante diversité. Enfin, chacun d'entre nous, à un moment de la vie, a pour ainsi dire mis au point peu à peu sa spiritualité personnelle. Elle s'enrichit encore, se perfectionne, s'affine, mais on ne la changera guère. En tout cas, elle est le résultat d'une longue formation, d'influences très diverses qui se com-

plètent pour se constituer en un tout qu'il est intéressant d'étudier et de connaître dans son point de départ et dans ses conséquences.

Enfin, l'abbé de Ségur a pris position sur un certain nombre de sujets qu'on appelait de son temps « les doctrines romaines » avec une allure de mépris et une certaine méfiance, faites de vieux préjugés gallicans et jansénistes. Ces doctrines romaines, qui ne furent pas autre chose que l'enseignement du Saint-Siège et par conséquent l'enseignement catholique le plus certain, il les a propagées avec un zèle ardent. Usage de la communion fréquente, dévotion envers la Très Sainte Vierge, envers le Siège apostolique. Il faudra en dire quelque chose, et nous le ferons maintenant plus facilement, ayant redouté jusqu'ici d'alourdir notre récit biographique.

Nous avons vu que l'influence religieuse fut assez médiocre pendant les premières années de Mgr de Ségur, et que même sa formation intellectuelle ne commence à s'approfondir que lorsqu'il abandonne les différents petits collèges au sujet du premier desquels, son frère écrivit qu'« il n'avait guère qu'« un avantage, le bon air de la campagne qu'on y respirait ».

Les études furent plus sérieuses au lycée Bona-

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

parte, devenu lycée Concordet, lycée Fontanes, etc., selon les régimes politiques.

La formation spirituelle va être, au début, de même qualité, assez légère, et ce n'est qu'après sa conversion du 8 septembre 1838, au moment de ses 18 ans, que, sous l'influence de sa grand'mère Rostopchine, il va prendre en mains *l'Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales, qu'il va étudier à fond, et dont il va tirer pour toujours le plus grand parti. Une fois de plus, l'incomparable « livret » va commencer à former une très grande âme.

Mais la comtesse Rostopchine connaît les Pères de l'Eglise et sait l'hébreu. Elle va indiquer à son petit-fils quelques lectures à faire et l'habituer à la connaissance des Saintes Ecritures. Voilà une première acquisition : elle est d'importance, comme on voit.

A Rome, le P. de Villefort, qui eut sur le jeune attaché d'ambassade une très grande influence, va l'initier à la spiritualité de saint Ignace et aux méthodes qui en découlent. Puis, c'est à Rome même, au contact du milieu romain, qu'il va acquérir ce sens de l'Eglise, de la catholicité, de l'importance du Saint-Siège, qui lui permettront d'être en avance sur ce point et sur son temps.

Mêlé à toutes les controverses qui se sont manifestées avant la définition de l'Immaculée Conception, il y acquerra sa tendre et ardente piété envers la Très Sainte Vierge, et le nouveau dogme défini ; enfin, son entière adhésion au dogme de l'infaillibilité pontificale va le rendre encore plus romain.

Saint-Sulpice, dont il a été l'élève, exercera sur lui une définitive et très grande influence. Voici ce que lui en écrivait le P. de Villefort, de Rome, le 25 septembre 1843 :

« Mon cher ami, vous êtes à la source des bons conseils. Vous vous rappelez sans doute ce que je vous ai dit si souvent de Saint-Sulpice, soit par affection spontanée du cœur, soit pour combattre les préjugés que vous aviez entendu manifester à d'autres. Je vous le répète ici, prenez l'esprit que les directeurs de cette école de sainteté et de science vous communiqueront : vous ne pouvez pas vous égarer. C'est cette sage direction qui a formé les vénérables de la Salle, Grignon de Montfort et tant d'autres, qui, après avoir constamment, pendant tout le cours de leur vie sacerdotale, répandu la bonne odeur de Jésus-Christ, sont morts chargés de mérites et avec la réputation d'une sainteté consommée. L'esprit de Saint-Sulpice est l'esprit de Jésus-Christ... »

Le Jésuite prononçait ainsi le plus bel éloge qui pût être fait de la célèbre maison dans laquelle

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

entraîna le jeune de Ségur, et qu'il devait aimer filialement jusqu'à la fin de sa vie. Il en reçut beaucoup, et il aimait à le dire. Il fut fidèle à son esprit, sauf dans une circonstance dont nous parlerons longuement, et où son désir de bien faire, d'attacher les âmes à Jésus-Christ, le trahit complètement. Il ne demanda qu'à se rétracter, qu'à se corriger, et en fit une rude pénitence, donnant de toute façon un exemple admirable.

Il trouvait alors le Séminaire et Saint-Sulpice en pleine activité et dans la fidélité la plus grande et la plus entière à leur vocation, à leur tradition, à leur spiritualité, dont il devait subir si profondément l'empreinte.

Tout d'abord, il y fut un modèle de régularité, et il ne craignait pas d'écrire plus tard à Pierre Méthol, fils de son domestique et son filleul (nous donnons cette fois, la citation toute entière) :

« Mon enfant, observe bien la règle du Séminaire : tout est là. Je puis te confier que je ne me souviens pas d'y avoir manqué volontairement une seule fois, pendant tout le temps que j'y ai passé. »

Mais cette régularité n'est que le cadre. Il y ajoute un entrain qui est resté célèbre, et une compréhension de l'esprit du Séminaire qui devait le pénétrer profondément. D'ailleurs, cet esprit

était représenté par des hommes remarquables. Il y trouvait des prêtres comme M. Carrière, M. Failon, M. Le Hir, M. Gosselin, enfin M. Icard, qui eurent une si grande influence sur le clergé de l'époque, et dont les noms restent synonymes de toutes les vertus ecclésiastiques.

Mais devenu auditeur de la Rote, Mgr de Ségur devait rendre les plus grands services à ses anciens maîtres, en les aidant par exemple à se rallier à la liturgie romaine, et en obtenant l'approbation de leurs offices particuliers. En attendant, il en reçut la formation et l'initiation à cette spiritualité qui devait lui rester si chère et dont il y a dans toute son œuvre la marque profonde. Le résultat de son passage à Saint-Sulpice fut que, toute réserve faite concernant le léger écart dont nous avons parlé plus haut, sa doctrine fut très sûre et très traditionnelle, et servit ses étonnantes qualités de directeur des âmes.

Il y eut du mérite :

« Il m'a fallu quinze ans, écrit-il dans des notes intimes, pour me dépêtrer complètement des idées et impressions que m'avait laissées cette fatale Université. A chaque instant je me surprénais avec mes préjugés sur l'Église, sur les miracles, sur la vie des saints, etc. »

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

Et pourtant, dès ses 18 ans, il avait pensé au sacerdoce...

« J'ai pensé à me consacrer à Dieu dès l'âge de 18 ans. Je suis entré au Séminaire à 23 ans, et j'y serais entré bien plus tôt, si *j'avais eu un directeur qui se fût occupé de m'éclairer et de me conduire...* » (Lettre de 1860).

Il n'oubliera jamais cela, et c'est un des motifs pour lesquels il se sentira attiré vers la direction et, très spécialement toujours, vers la direction des jeunes gens, car il avait expérimenté combien ceux-ci sont facilement abandonnés et trouvent peu de véritables conseillers.

Les uns ne veulent pas s'occuper d'eux, par timidité, ou estiment qu'il suffit de les amuser et de les distraire, au moins de leur créer une ambiance. Les autres croient qu'ils ont moins d'attrait que les femmes et les jeunes filles pour la vie spirituelle, ce qui est une grande erreur. D'autres enfin n'ont pas, il faut bien le dire, les qualités qui sont requises pour cet apostolat très spécial, et ainsi notre jeunesse nous a échappé et nous échappera de plus en plus si on n'y apporte remède.

Que de qualités, en effet, révèle chez Mgr de Ségur cette simple fin de lettre, où l'élégance de l'esprit, la malice aimable et le charme se com-

plètent pour attirer. Il écrit, le 28 juillet 1879, à un de ses jeunes gens : « Sois d'autant meilleur, d'autant plus fidèle au bon Dieu, que je ne suis plus là pour t'aider. Je sais que tu as auprès de toi plus d'un oncle pour remplacer ton père ; mais enfin, on n'a qu'un père pour la vie de l'âme comme pour la vie du corps, et d'ordinaire le père a une grâce d'état qui se remplace difficilement. » Le prélat non seulement voulait attirer, mais savait attirer, ce qui est le commencement du grand art de la direction, et il s'y exerça de bonne heure à la petite communauté de la rue Cassette.

On a raconté à diverses reprises comment, par sa bonne grâce et son entrain, il savait accrocher dans les allées du jardin du Luxembourg tel ou tel jeune désœuvré, qu'il entraînait dans les rues environnantes jusqu'à la rue Cassette, où l'entretien parfois, et souvent, se terminait par une confession. La pénitence acquittée, il remettait assez généralement un petit livre à son jeune pénitent, à moins qu'il ne lui dît d'un ton mi-sérieux, mi-plaisant :

— Maintenant, tu vas encore faire une autre pénitence.

— Laquelle, mon Père ?

— Plonge la main dans ce sac.

C'était un sac de papier blanc, profond d'une coudée. Le pénitent obéit :

— Maintenant, ouvre la main bien grande, puis prends, puis ramène-la.

La main reparut tenant une grosse poignée de pastilles de chocolat. La seconde pénitence semblait, faut-il le dire, fort douce. Mais ceci n'était qu'une industrie que beaucoup d'autres auraient pu employer. En fait, si cela pouvait aider en quelque chose, Mgr de Ségur avait, de surplus et de nature, les qualités d'un vrai directeur des âmes. Il les développa autant qu'il put. Il était tout d'abord pénétré d'une piété profonde, nous le savons, mais aussi d'une science très exacte.

En dehors de la Sainte Ecriture, qu'il avait étudiée à fond, de François de Sales, il se familiarisa avec saint Augustin et suivit avec fidélité la doctrine de saint Thomas d'Aquin. Il fut, de plus, très prudent, et il est bon d'insister, car cela au moins a été contesté et plus d'une fois. On a considéré son esprit très prime-sautier, prompt à la détente, capable de le porter à s'exprimer par les plus vives boutades, comme une preuve de l'incapacité d'un zèle prudent, et dont l'absence compromettait à coup sûr toute œuvre de direction.

Il faut s'expliquer nettement sur ce point. Nous

avons sur le sujet le témoignage d'un des plus compétents parmi ses fils spirituels, celui du chanoine Chaumont, homme pondéré et sage s'il en fut. Il tient à insister, reconnaissant qu'il y a matière à controverses, et au lendemain même de la mort du saint prélat, « d'où vient, dit-il, le point d'interrogation qui demeure dans plusieurs esprits, à l'égard de la prudence de Mgr de Ségur? En voici toute l'explication. En premier lieu, il est certain que les sympathies de Mgr de Ségur se portaient plus volontiers vers la simplicité que vers la prudence... Ce en quoi il est d'accord avec saint François de Sales (*Esprit de saint François de Sales*, VIII^e partie, section XXII; X^e partie, section XVIII) » et il explique ainsi les saillies prime-sautières de son père spirituel et ami. « Mais en second lieu, continue M. Chaumont, il y avait en Mgr de Ségur, au service d'une intelligence hors ligne, une vigueur d'initiative peu commune; aussi saisissait-il promptement les divers côtés d'une question et prévoyait-il avec une grande facilité les avantages et les inconvénients que pouvait présenter telle ou telle résolution. Il avait coutume d'envisager ainsi les choses sous leurs divers aspects, et, tout bien pesé, il allait de l'avant, au nom de Dieu, pendant que des esprits non moins justes, mais plus lents,

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

s'étonnaient de le voir déjà à l'œuvre et taxaient sa conduite de précipitation, parce qu'ils ne savaient pas l'imiter. Ces prudents n'eussent-ils pas mieux fait en vérité d'être moins imprudents dans la façon dont ils le jugeaient? Enfin, il est vrai de dire que cet apôtre ne voyait un motif de s'abstenir de faire le plus de bien possible, ni dans les blâmes que provoquait son zèle, ni dans les insuccès qui ne pouvaient manquer de contrarier quelquefois ses meilleurs desseins... »

Cependant, M. Chaumont reconnaît que Mgr de Ségur, qui ne manquait pas à la *prudence surnaturelle*, au sens vrai de ce mot, « excédait parfois dans une certaine naïveté de langage. Cette âme droite et généreuse *exprimait trop facilement tout haut ce qu'elle éprouvait*. On eût dit qu'en fermant les yeux à la lumière du jour, Gaston de Ségur s'était aveuglé sur l'extrême sensibilité du prochain pour tout ce qui le concernait personnellement. Le désir de tenir ses amis en garde contre l'influence des hommes dont la doctrine lui paraissait dangereuse l'entraînait à dire un peu vite ce qu'il en pensait. Il comptait qu'il ne serait fait ensuite de ces confidences qu'un usage discret; mais il eut lieu de s'apercevoir plus d'une fois qu'il s'était mépris à cet égard. Il faut ajouter qu'il parlait un peu trop,

dans l'intimité, de ce qu'on pourrait appeler les petits secrets de famille. *Cet excès d'abandon dans l'ouverture de l'âme a souvent fourni des armes à ceux qui n'avaient pas d'autres reproches à lui faire... »*

C'est tout ce que nous voulons retenir, et si nous avons utilisé ce très long et très important témoignage c'est d'abord pour rendre hommage à la vérité, puis pour faire connaître loyalement les imperfections dans lesquelles sont tombés les meilleurs chrétiens, et pour en finir une bonne fois, si c'est possible, avec la seule objection qu'ont ait jamais pu opposer à la légitime réputation de sainteté de Mgr de Ségur.

Donc, une piété profonde et instruite, une science de la religion et des âmes, une prudence surnaturelle qui n'est pas seulement l'organisation sage et l'utilisation équilibrée des moyens à la fin, mais tout cela à la lumière de l'enseignement de l'Évangile et de la conduite surnaturelle pour la fin surnaturelle, toutes ces qualités-là, Mgr de Ségur les a possédées à un degré éminent. Réserve faite évidemment de tout ce qui a pu motiver les observations ci-dessus, qui ont trait à une imperfection de nature et aux défauts résultant des qualités mêmes du prélat.

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

Quant à sa direction, à son art personnel de conduire les âmes, d'assurer leur bonne marche dans la route du temps présent, afin d'assurer en même temps et par voie de conséquence leur salut et leur sanctification, elle était très personnelle. Il y apportait d'abord, et presque sans le vouloir, les qualités extérieures de son tempérament et de son éducation. La courtoisie, l'urbanité, l'usage du monde, l'aisance de cet homme poli et cultivé, fournissaient déjà une base solide à un attrait auquel on ne résistait guère. Et il s'y ajoutait une saine gaieté, un sens du pittoresque que son tempérament artistique avait aiguisé, et qui l'aurait conduit facilement à la caricature, à la trouvaille du mot cruel, qu'il n'évita pas toujours d'ailleurs, mais qu'il corrigeait aussitôt, ou lorsqu'il le fallait, par la suite, avec la même vivacité et le même entrain. Tout cela constituait un ensemble sympathique et attirant, donnait une impression de vie frémissante, qui n'était pas une des moindres raisons de son charme, de son influence, et en particulier sur les jeunes gens qui se retrouvent en tout cela et aiment pour ce motif.

Enfin, cet homme, que la vie avait mis en contact avec tant d'autres hommes et tant de choses, ne s'étonnait de rien, était d'une compréhension

étonnante, ce qui lui permettait d'aborder une âme par n'importe quel côté, quitte à la ramener peu à peu et sans brusquerie aux principes chrétiens ? Car l'oiseau pris au piège, il fallait l'appriivoiser et le dresser, et il n'y manquait pas, avec une extraordinaire patience.

C'est à ce moment-là, en effet, que la direction commence. La sienne est très remarquable. Elle répond bien aux besoins des âmes de nos jours, si peu dominées par une instruction chrétienne profonde et les convictions de la foi, et qu'il va falloir d'abord attirer par une exquise charité, puis conduire à Jésus-Christ.

Mais la gaieté, l'entrain, la sensibilité de Mgr de Ségur, ont pu faire illusion à quelques-uns et faire croire à un esprit sensible et superficiel. C'est une grande erreur, car sa sensibilité, extrême d'ailleurs, était rigoureusement dominée par la haute raison.

— J'aime beaucoup les bonnes choses, disait-il, mais je les aime parce qu'elles sont bonnes.

Sa méthode est avant tout basée sur la nécessité de l'union à Notre-Seigneur. Il l'appuyait sur tout le chapitre XV de saint Jean, et particulièrement sur les versets 1 à 7. « Moi, je suis la vigne et mon Père est le vigneron... Celui qui demeure en moi et moi en lui portera beaucoup de fruit, parce que

sans moi vous ne pouvez rien faire... » Partant de là, il s'appliquait avec patience, par une direction continue et sans lassitude, à *former la vie de Jésus-Christ dans l'âme des siens*, agissant d'ailleurs en sorte que cette vie fût constamment désirée.

C'est pour faire comprendre cela qu'il essaya de traiter à fond cette thèse de la vie de Jésus en nous. Son désir de l'épuiser le conduisit, comme nous le verrons plus loin, à certaines outrances d'expression qui lui valurent la mise à l'Index de son opuscule *Jésus vivant en nous*, qu'il corrigea d'ailleurs dans le sens de la plus parfaite orthodoxie, et qui nous est resté un livre excellent sous le titre *La grâce et l'amour de Jésus*.

« Pour établir Jésus en nous, dit-il, il nous faut non seulement être chrétien, mais *la piété chrétienne, qui est l'amour filial du bon Dieu et l'amour fraternel des hommes* ; Jésus, fils de Dieu et frère des hommes, se rend, par la piété, nos cœurs semblables à son Cœur. Pour en arriver là, il nous faut d'abord le renoncement, la détestation pratique et le retranchement courageux de ce qui, en nous et en dehors de nous, est mauvais ou dangereux, corrompu ou corrupteur. »

Ce renoncement va rendre possible « Dieu en nous, la Trinité en nous, Jésus-Christ en nous, le

Saint-Esprit en nous ; un seul et même mystère, le mystère de la grâce. Le savoir, c'est avoir la science des saints; coopérer à cette grâce, c'est vivre sous l'influence immédiate de Jésus, c'est réaliser Jésus en nous.

Tous ses soins consistaient donc à établir cette vie de Jésus, dans le chrétien, et les exercices de piété devaient tous tendre à confirmer, à augmenter, à parfaire cette union.

Enfin, Jésus ainsi établi en nous, inévitablement pour ainsi dire, se donnera par nous aux autres. D'où toute l'importance de cette thèse et de cette direction.

Le second principe de sa méthode est que la vie chrétienne se soutient principalement par les sacrements. D'où la nécessité de la confession fréquente et dégagée de toute routine. Il veillait à ce qu'elle fût de telle sorte, répétant sans cesse à ses pénitents, sans lassitude et sans craindre sa peine : « Lavez-vous avec l'eau de la rivière, avec l'eau des puits, avec l'eau de la fontaine, même avec de l'eau de pluie, si cela vous fait plaisir ; l'important est que vous vous laviez. Soyez propre... »

La communion fréquente est dans la logique de cet enseignement. Il eut alors à supporter plus d'une critique. Elles furent parfois très acerbes et

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

très dures. Il se trouvait incontestablement, sur ce point comme sur bien d'autres, en avance sur son temps, mais son principe était indiscutable.

« La fin véritable, le but de la communion, *c'est d'alimenter* l'action sanctifiante et vivifiante de notre âme avec Dieu ; *c'est d'entretenir* et de *fortifier* en nous la vie spirituelle et intérieure... La communion, comprenez-le donc bien, n'est pas une *récompense* de la sainteté acquise, elle est un *moyen* de conserver la grâce, de l'accroître et d'arriver à la sainteté ; elle n'est jamais qu'un moyen... »

Il ajoutait audacieusement :

« Mon intention a été de vous faire bien comprendre l'objet et l'usage de l'Eucharistie... et de vous montrer que loin d'avoir peur de la sainte communion, nous devons tous la recevoir souvent et réaliser de plus en plus les vœux de l'Eglise, qui nous la présente chaque jour. »

Il écrivit un opuscule pour rappeler que le vrai chrétien doit, s'il peut, communier au moins tous les huit jours, ce qui marquait un progrès sur les habitudes jansénistes qui étouffaient trop d'âmes de son temps.

La vie de Jésus en nous doit servir les intérêts de Jésus : « Je suis venu, a dit le Maître, apporter le

feu sur la terre, et que veux-je, sinon qu'il brûle? »
(*Luc*, XII, 6.)

« Je ne suis, expliquait-il, que le fondé de pouvoir de Jésus-Christ, si donc quelqu'un veut venir avec moi, qu'il laisse là les inutiles recherches de la nature et les consolations abstraites de la piété, qu'il porte bravement les peines et soutienne généreusement les labeurs de la vie chrétienne, et nous irons ensemble où va Jésus. »

C'est pourquoi, il demandait à ses pénitents de donner tout leur temps libre aux œuvres d'apostolat, parmi lesquelles eurent ses préférences les œuvres eucharistiques. « Puisque notre Dieu Jésus daigne faire ses délices d'habiter parmi nous, au moins le devons-nous entourer des meilleurs témoignages d'adoration et de gratitude... » En ce qui concerne les œuvres de sanctification personnelle il a placé au premier rang le Tiers-Ordre séculier de saint François d'Assise, à la propagation duquel il a beaucoup travaillé, tout en aidant, il est bon de le savoir, car il eut en horreur tout exclusivisme étroit, les autres Tiers-Ordres, vers lesquels il dirigea aussi, tenant compte des attraites des âmes. Mais il faut noter qu'il soutint de tout son appui les trois œuvres successivement établies par son fils spirituel M. Chaumont et qui lui doivent beau-

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

coup, la Société des Filles de Saint-François de Sales, celle des Prêtres de Saint-François de Sales et celle des Fils de Saint-François de Sales. Sans lui, peut-être, le fondateur n'aurait pas eu le courage de fournir son rude effort, contrecarré dès l'abord au delà de tout ce qu'on peut imaginer.

Après avoir demandé aux âmes l'union intense avec Jésus, soutenue par les sacrements et par les œuvres de sanctification personnelle, il leur demandait de s'employer aux œuvres d'apostolat dans le monde. Nous avons dit dans notre esquisse biographique combien il aida la Propagation de la Foi, la Sainte-Enfance, l'Association de Saint-François de Sales et l'Union des œuvres ouvrières, mais l'on peut affirmer qu'il n'est pas une forme de l'activité catholique de son temps où l'on ne constate directement ou indirectement son aide ou son influence.

Tout cela était couronné par la recommandation d'une extrême et continuelle dévotion envers la Très Sainte Vierge. Il rappelait sans cesse la parole de saint Bernard : « Dieu a voulu que *tout bien* nous vienne par Marie », et comme lui il n'espérait conduire les âmes à Jésus que par Marie. Aussi pressait-il sur ce point ses pénitents et leur rappelait-il sans arrêt ce rôle d'aide de Jésus, qui est un

des principaux titres d'honneur de la Très Sainte Vierge. Au tribunal de la pénitence, il faisait presque toujours entrer dans la pénitence sacramentelle quelques prières à la Vierge ; il envoyait prier au pied de sa statue, il ordonnait un pèlerinage à Notre-Dame des Victoires. Il a, dans plusieurs opuscules, montré le bien-fondé doctrinal de la dévotion envers Notre-Dame.

Enfin, il a enseigné l'amour de l'Eglise et du Pape, développant chez les siens un sens catholique très affiné et assez rare chez les meilleurs chrétiens. Dès les premières causeries avec ses fils spirituels, il les interrogeait sur leurs sentiments à cet égard. Il fait dans un de ses opuscules un très intéressant exposé de ce qu'est un *vrai* catholique :

« En analysant l'esprit romain, dit-il, ou l'esprit catholique, *car c'est tout un*, on trouve quatre éléments qui le constituent : d'abord la connaissance et l'intelligence des vraies doctrines de l'Eglise ; puis la volonté sincère d'obéir en tout à l'Eglise ; puis l'amour de cette obéissance ; enfin, le courage pratique pour obéir le plus parfaitement possible. Comme on le voit, tout ici se résume dans un grand mot, que Satan abhorre, qui fait frémir notre orgueil et trembler notre lâcheté : l'obéissance. Dans notre

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

esprit, la science catholique, qui est la lumière de l'obéissance ; dans la volonté, l'humilité, qui est la soumission de l'obéissance ; dans notre cœur, l'amour de l'autorité, qui est l'âme de l'obéissance ; dans notre vie de chaque jour, un courageux renoncement à nous-même qui est la pratique de l'obéissance : *tel est l'esprit romain*, et il ajoutait : le titre de *catholique* romain signifie tout simplement qu'un chrétien reste fidèle sincèrement et entièrement à l'ordre établi par Jésus-Christ dans l'Eglise ; aimer le Pape, c'est aimer l'Eglise, c'est aimer Jésus-Christ, c'est aimer le bon Dieu. »

On voit bien dans quel esprit, par quelle méthode le saint prélat aveugle conduisait les âmes à leur devoir chrétien. Redisons encore qu'il le faisait avec une extrême bonté. Mais qu'on ne s'y trompe pas, cette tendance n'était pas chez lui causée par un optimisme bienveillant. Il la tirait surtout de son désir d'imiter la mansuétude et la miséricorde de Jésus. « Voici mon commandement : c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés... Je vous ai donné l'exemple afin que comme j'ai fait, vous fassiez, vous aussi. » (*Jean*, xv, 12 ; *Jean*, xiii, 15) et il était encore encouragé par l'exemple de saint François de Sales qui eut au début de sa forma-

tion religieuse une si grande influence sur lui.

Cette bonté de nature, enrichie, augmentée par la grâce, fut triomphante et sans cesse active. Comment aurait-on pu résister à des cris du cœur comme celui-ci. Il écrit à un jeune homme :

« Va, mon pauvre ami, va chercher la paix et le bonheur en dehors de Jésus ; va chercher ta vie dans la mort ; va chercher ta nourriture dans la compagnie du prodigue ; va, mais souviens-toi qu'à la maison tu laisses ton père en pleurs ! Va, je vais faire pénitence pour toi, et je ne cesserai cette expiation que quand tu seras revenu vaincu et rendu à discrétion à Notre-Seigneur. »

Peut-être, malgré tout, possédé par sa fièvre, et incapable d'y résister, le malade restait-il éloigné. Mais ce n'était pas pour longtemps, pas pour toujours, assuré d'ailleurs qu'il était, d'être reçu à bras ouverts et toujours aimé, surtout toujours attendu, pour une réconciliation qu'on finissait par désirer, tant il est vrai que la bonté inlassable et conquérante, dont l'infinie miséricorde est le modèle et l'inspiratrice, finit par triompher.

CHAPITRE X

Il règne dans le monde et même dans le monde catholique, pour ne pas dire même parmi quelques-uns de ceux qui sont chargés de le conduire, une étrange erreur au sujet de la direction. Beaucoup estiment qu'elle n'est, et d'ailleurs ne peut-être, que le fait d'une élite. Mgr de Ségur a beaucoup réagi contre ce préjugé. Il estimait, ce qui doit être admis comme la vérité même, que la direction doit fournir à *tout chrétien, quel que soit l'état de son âme, ce qu'il est capable de porter présentement*. Le prêtre doit lui donner tout cela, ou s'efforcer de le faire, faute de quoi il ne sera pas un directeur des âmes. « Je me dois à tous, disait saint Paul, aux sages et aux simples. » (*Rom.*, 1, 14.) A son exemple, Mgr de Ségur ne manquait jamais de rappeler *l'obligation du soin de toutes les âmes*, et *l'obligation de faire faire à chacune d'elles tout le bien dont elle est susceptible*. Il s'est penché sur les enfants avec une délicatesse exquise, il n'a pas refusé son ministère aux personnes pieuses, aux gens mariés, aux séminaristes, aux prêtres, mais

nous ne nous tromperons pas, en affirmant qu'il a eu une prédilection toute spéciale pour les jeunes gens et pour les hommes. Ceci était basé d'abord sur ce fait, nous l'avons dit, qu'il les voyait plus abandonnés que les autres, et aussi sur cet autre fait qu'il leur avait consacré la première activité de son ministère à Paris.

Il en avait été de même à Rome lorsqu'il avait eu à s'occuper, et il le fit avec ardeur, des soldats du Corps Expéditionnaire. En tout cas, on ne peut pas lui reprocher d'avoir jamais fait acception de personnes. Il était allé d'abord à ceux qu'il constatait les plus délaissés, les enfants et jeunes gens du peuple et du monde ouvrier. Il cherche tout de suite à les élever très haut et il leur trace un idéal de vie généreux, net et très loyal :

« Pose-toi franchement en honnête garçon et en chrétien décidé, dit-il à l'un d'entre eux. Tâche de te faire estimer par ton travail, ta bonne tenue, ta vie irréprochable ; ris de ce dont on peut rire, mais pas de lâchetés, pas de respect humain. (*Lettre du 21 septembre 1861.*) »

A un autre, le 25 février 1871, il écrit :

« ... La sainteté d'un pauvre enfant, d'un humble apprenti, d'un jeune homme obscur et presque in-

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

connu, pèse, dans la balance de la miséricorde, autant et quelquefois plus que la sainteté d'un grand personnage. Vous savez que le bon Dieu aime les petits et les pauvres. Mettons-nous y donc tous bien résolument ; évitons comme le feu tout péché volontaire, surtout ceux qui offensent le plus profondément la très pure majesté de Dieu ; le blasphème, l'oubli de la prière, la violation du dimanche, les péchés de scandale et de libertinage des mœurs. Gardez-vous bons et purs, et allez puiser dans de bonnes et de fréquentes confessions et communions, la force sans laquelle vous ne pouvez rester ni forts ni bons. »

Il insiste sur ce point :

« Etes-vous toujours de bons enfants, de bons chrétiens, mes braves amis ? écrit-il le 10 septembre 1873. Si vous ne me répondez pas tous oui, je vous coupe les oreilles dès mon retour. Je vous recommande, en attendant, à tous et à chacun, de faire bien exactement, bien religieusement, vos prières de chaque jour ; ne les manquez jamais, surtout le matin, où l'on est plus exposé à les oublier. Dans le courant de la journée, pensez souvent au bon Dieu, et élevez vers lui votre cœur, surtout quand vous entendez blasphémer. Gardez-vous du respect humain, du découragement, des mauvaises habitudes, des mauvais camarades. »

Cette direction par correspondance n'était évidemment qu'occasionnelle. C'est surtout chez lui qu'elle se donnait longuement et à fond. La veille des grandes fêtes et surtout à l'époque des retraites, il était envahi. On s'entassait dans les antichambres pour attendre son tour, on s'échelonnait dans l'escalier, ce qui ne se faisait pas sans quelque bruit, ni sans l'échange de propos pittoresques dont on sait bien que notre jeunesse parisienne possède un répertoire varié presque à l'infini. Ces enfants aimaient profondément leur père spirituel si disposé à s'occuper d'eux, à s'intéresser à leur vie, à leurs patronages, à leur apprentissage, et ils lui restaient en général extrêmement fidèles. De son côté, le travail de ses opuscules, rédigés et mis au point pour eux, montre à quel point il les suivait et désirait leur être utile.

Il est impossible de ne pas revenir sur sa prédication pour les soldats. Il a été occupé auprès d'eux, on l'a vu, de très bonne heure, et en même temps que les apprentis et les jeunes ouvriers, les prisonniers militaires de l'Abbaye, devenue le « Cherche-Midi », furent, comme il le disait lui-même, ses premiers « paroissiens ». Il voyait par expérience combien est grand le danger pour ce jeune homme qui, arraché brusquement à sa famille

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

et à son milieu, se trouve tout de suite dans des conditions de vie si différentes, et, il faut bien le dire, si défavorables. Ce public de soldats, il le retrouve à Rome, et s'il ne put s'en occuper directement comme à Paris, ou tout au moins de la même manière, il aida à l'organisation de l'aumônerie. Il prêcha enfin à ce public spécial, qui sut l'apprécier, aussi fréquemment et aussi régulièrement que ce lui fut possible.

En 1853 et 1854, il donne un véritable cours de religion. Il fut très suivi, même par des étrangers, des protestants, et c'est à cette occasion qu'il fit la conquête d'un jeune sergent qui devait s'appeler plus tard l'abbé Louis Klingenhoffen.

Au surplus, si parmi sa clientèle l'élément militaire prenait une large place, il était constitué par tous les degrés de la hiérarchie. Le soldat et l'humble sergent de ville prenaient rang pour être reçus, ou pour être entendus en confession, auprès du jeune lieutenant, du général, et du vieil officier en retraite. Les mauvaises langues rapportaient d'ailleurs que l'un des domestiques du prélat, le fidèle Méthol, un ancien soldat, avait pour les militaires des passe-droits, dont se plaignait souvent l'élément civil, et que Mgr de Ségur dut brandir plus d'une fois le rameau d'olivier pour obtenir

la paix et l'union « entre tous les éléments ».

Plus nombreux encore, plus pressant, plus bruyant, était le monde des étudiants, des collégiens, des fils de famille.

C'étaient les enfants de ses amis, de ses relations, ou il les avait connus dans les maisons d'éducation catholiques. Cette gent turbulente était, il faut bien le dire, très fière de s'adresser à un de Ségur, à un prélat de la maison du Pape, à un chanoine-évêque de Saint-Denis! Puis, il était de si bonne éducation, et enfin, celui-là au moins, quand ils lui parlaient de leur vie du monde, savait ce que c'était ! Ils le disaient très haut, et, en fait, c'était vrai. Les titres, les charges, provoquaient la confiance, et en tout cas permettaient souvent au saint infirme de dire, de faire certaines choses, de donner certains conseils, qui eussent été impossibles et inécoutés venant d'autres que de lui.

Il est facile d'en donner un exemple. La fréquentation des théâtres était déjà devenue une coutume générale, quelque inconvénient que cela puisse présenter. L'interdire absolument, c'est être sûr de ne pas être obéi, et, d'autre part, il y a évidemment à examiner les cas d'espèce. Mgr de Ségur faisait en cela preuve de prudence et d'habileté, de souplesse et de fermeté. Il

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

se renseignait par ses amis, et à l'un de ses jeunes gens qui lui manifestait le désir d'aller au spectacle de temps en temps :

« Soit, répondit le prélat, mais entendons-nous. Ni vous n'irez n'importe où, ni vous n'assisterez à n'importe quoi. N'allez qu'à tel théâtre, où l'on joue en ce moment telle pièce ; ce n'est pas merveilleux ; mais puisque vous voulez des champignons, ceux-là seront moins mauvais que d'autres à votre estomac... et puis, tenez-vous bien ; n'allez pas, comme un insensé, affronter le danger sans précautions. J'en veux avant, j'en veux pendant, j'en veux après. Avant, vous prierez la Sainte Vierge qu'elle garde pur votre cher cœur ; pendant, vous prierez intérieurement s'il se trouve quelque pas scabreux à franchir ; après, vous viendrez me revoir. Il faut bien payer d'un peu de mortification la petite immortification que vous allez prendre pendant cette soirée. Je vous attends, avant ma messe, le lendemain matin ; et alors, de deux choses l'une : ou vous aurez été fidèle, et je vous embrasserai comme un brave chrétien, ou vous aurez été un peu lâche, et, dans ce cas, vous demanderez pardon à Jésus de l'avoir oublié un instant, et nous cautériserons bien vite cette plaie pour qu'elle ne s'envenime pas. »

Il était prêt à tout ce qui pouvait faciliter le développement intellectuel de ses enfants, mais, bien entendu, jusqu'à la limite du mal :

— Ne faut-il pas tout savoir pour juger sagement de tout ? lui disait un jour quelqu'un pour obtenir une permission obstinément refusée.

— Ce serait aussi sage, lui fut-il répondu, que de manger de tous les mets, en y comprenant tous les poisons, sous le prétexte de connaître tous les goûts !

Il voulait que les jeunes gens de ce milieu social eussent toujours en train trois sortes de lectures : un livre de piété, un ouvrage de dogme ou de morale, un manuel d'apologétique. Il avait fait établir un petit meuble qui existe encore, et qui comptait un certain nombre de tiroirs. Ce meuble servait d'ailleurs de prie-Dieu à ses pénitents pour se confesser. Or, le prélat avait placé dans plusieurs des tiroirs des opuscules qu'il savait parfaitement y trouver et placer dans les mains de celui qui en avait besoin. Mais le fond de la formation qu'il donnait était constitué par l'étude de *l'Introduction à la vie dévote* à laquelle, surtout à la fin de sa vie, il ramena de plus en plus. Aux plus grands, il recommandait la lecture de *l'Imitation*. Pour ces jeunes gens du monde, il a composé spécialement

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

plusieurs de ses opuscules. Auprès d'eux, il a lutté contre l'ignorance religieuse et l'idéologie qui en est souvent la conséquence. Il est toujours d'une précision extrême et très prenante dans ses diverses explications, et voici par exemple sa définition de la distinction entre la *thèse* et l'*hypothèse*:

« Ce qu'on appelle la *thèse* sur la liberté, c'est l'exposition dogmatique des principes qui régissent cette matière... *L'hypothèse* est l'application des principes de la thèse, dans la mesure où le permettent les circonstances... »

Enfin, auprès de toute cette jeunesse ardente et passionnée, il va non seulement mettre en pratique ses principes de direction, mais surtout, parce qu'elle a plus de loisirs et plus de moyens, chercher à l'occuper, à la lancer dans les œuvres de charité et d'apostolat. Combien d'hommes lui ont dû d'être parmi les plus actifs et les meilleurs soldats des luttes de l'Eglise, les meilleurs ouvriers de son travail qu'elle reprend sans cesse, de la formation des âmes, pour leur grand bien et le profit de tous.

Cette jeunesse grandissait naturellement, et restait attachée au saint prélat, ce qui fit que son ministère auprès des jeunes devint aussi peu à peu un ministère en même temps des plus féconds auprès des hommes appartenant d'ailleurs à tous

les milieux sociaux les plus variés, les plus divers.

Il est encore difficile de citer les noms de tous ceux qui lui doivent, ou leur vocation, ou le soutien de leur vocation, ou leur orientation vers l'activité de l'apostolat en même temps que le perfectionnement de leur vie chrétienne. Parmi les prêtres on peut tout de même citer Mgr d'Hulst, M. le chanoine Chaumont, Mgr Lenfant, évêque de Digne, dans une certaine mesure, Mgr de Gibergues, évêque de Valence, et parmi les laïques un nombre presque incalculable d'hommes et de femmes dont quelques-uns vivent encore et rendent témoignage à l'admirable et saint prêtre auquel ils doivent tant.

CHAPITRE XI

On ne peut pas terminer ce travail sans donner quelque idée de l'œuvre écrite de Mgr de Ségur. En dehors de sa correspondance dont on n'a publié au lendemain de sa mort que d'insuffisants extraits, et dont il faut espérer qu'on nous donnera peu à peu une plus ample connaissance, elle tient à peu près toute dans ses opuscules de piété et d'apologétique. Il les présente ainsi dans la préface de la grande édition très soigneusement revue par lui, et éditée, comme le reste, chez Tolra, dès 1866 et les années suivantes.

« On a pensé qu'il ne serait pas inutile de recueillir en corps d'ouvrage les petites publications dans lesquelles j'ai tâché de défendre l'Eglise et la foi, en exposant le plus simplement, le plus populairement qu'il m'a été possible, la doctrine catholique, surtout au point de vue des aberrations du temps présent.

Séparément, ces opuscules sont des écrits de propagande populaire, que l'on distribue et qu'on ne peut guère conserver dans une bibliothèque : réunis

comme ils le sont ici, ils peuvent être gardés et consultés au besoin. »

Il est impossible de mieux dire ce qu'il a voulu faire et ce qu'il a fait. Tous ces travaux sont des œuvres de circonstance, données au fur et à mesure des besoins des âmes, tels qu'il les découvrait. Elles ont été dictées, discutées, mises au point avec beaucoup de soin. Elles ont été très répandues, très populaires. Elles ont *fait beaucoup de bien*. Elles pourraient en faire encore, si la mode, qui veut toujours sinon du nouveau, du moins une présentation nouvelle, ne s'en était écartée. C'est grand dommage ! Les opuscules d'apologétique n'ont presque pas besoin d'être remis au point : les vérités qu'ils défendent sont toujours les mêmes, les réponses faites sont toujours solides, et s'il y a, depuis le temps de Mgr de Ségur, de nouveaux problèmes à résoudre, de nouvelles difficultés auxquelles il faut faire face, cela prouve tout simplement que son œuvre doit être complétée selon les nécessités. Mais il n'y a pas lieu de la supprimer et surtout de l'ignorer de parti pris, en disant que telle quelle elle a vieilli, ce qui est faux.

Les ouvrages de piété ont, à notre sens, une plus grande valeur encore. Ce qu'ils enseignent est tou-

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

jours vrai et toujours fécond. Ils sont pourtant, eux aussi, victimes d'un injuste ostracisme. Néanmoins, des esprits avertis et profonds n'ont pas manqué d'en faire grand cas. Nous tenons d'un des religieux les plus distingués de la Compagnie de Jésus en France, que son maître des novices et directeur, le P. Germain Foch, frère du maréchal, sûrement l'un des grands spirituels de ce temps, estimait grandement les opuscules de piété du saint aveugle, et les recommandait à ses jeunes religieux qui les connurent et les étudièrent, et ont avoué en avoir tiré grand profit.

Il y a donc beaucoup à prendre dans cette œuvre, et il est opportun qu'elle soit remise en valeur.

Les premiers ouvrages : *Y a-t-il un Dieu qui s'occupe de nous ?*, *Grosses vérités*, *Réponses courtes et familières aux objections les plus répandues contre la religion*, *Jésus-Christ*, sont excellents. Le ton en est alerte, élégant, réellement apologétique. Le livre des *Réponses* est considéré comme le meilleur de tous, et, comme l'a écrit le marquis de Ségur, frère de l'écrivain, « un million d'exemplaires n'en ont pas épuisé le succès ». Tous ces premiers livres ont été préparés et rédigés par le prélat, personnellement. Seul, *Jésus-Christ* a été

son premier ouvrage, *dicté*, pendant les vacances de 1855. Il avait cependant pu écrire encore pendant son séjour à Rome en 1852. *Quelques mots sur Rome, adressés aux soldats français*, est un opuscule de circonstance qui garde au moins un grand intérêt de curiosité. Il rappelle, en effet, les soucis et les discussions de ce temps sur la « Question romaine » et le « Corps d'occupation français ».

Son travail sur *Jésus-Christ*, simple dans l'exposition, d'une grande clarté de style, très pénétrant, lui démontra qu'il pouvait encore produire, malgré son infirmité et sans perdre ses principales qualités.

La religion enseignée aux enfants, *Le prie-Dieu pour l'adoration du Saint Sacrement*, les *Causeries sur le protestantisme*, furent publiés de 1856 à 1859, et furent dictés à son secrétaire, l'abbé Louis Klingenhoffen, qui le quitta en 1858 pour faire place à l'abbé Diringer. Avec celui-ci Mgr de Ségur va travailler inlassablement, et en réalité son infirmité va lui servir.

Pendant qu'il se livrait aux lourdes occupations de son ministère après avoir donné ses directives pour la préparation d'un ouvrage à M. Diringer, celui-ci travaillait de son côté, jour et nuit, pour-

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

suivait les recherches, entassant les documents et les notes. Puis, au moment du travail en commun, le secrétaire donnait connaissance de ses trouvailles, et l'auteur n'avait plus qu'à composer en utilisant au mieux. Il dictait très rapidement et se laissait aller à sa verve, à son esprit naturel.

De cette collaboration est sortie toute cette véritable bibliothèque qui, d'année en année, entasse les volumes sur ses rayons. Voici la liste des ouvrages à peu près complète, avec la date de publication :

1860. — *Le Pape. — La très sainte communion.*

1861. — *La confession. — Les Pâques. — L'Eglise. — Le Denier de Saint-Pierre.*

1862. — *La Révolution. — Le Souverain Pontife.*

1863. — *Notions fondamentales sur la piété, le renoncement. — Conseils aux enfants pour la confession.*

1864. — *Aux enfants. — Conseils sur la communion. — Instructions familières. — L'Enfant Jésus. — Conseils sur la prière, sur la tentation, sur le péché, sur la piété.*

1865. — *Objections contre l'Encyclique. — Le chrétien vivant en Jésus-Christ. — Grosses vérités. — La présence réelle. — Nos grandeurs en Jésus (I^{re} partie).*

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

1866. — *La Sainte Vierge dans l'Ancien Testament. — Aux soldats en temps de guerre.*

1867. — *Les Francs-Maçons. — La foi devant la science moderne.*

1868. — *Nos grandeurs en Jésus (II^e partie). — Le Tiers-Ordre de Saint-François. — La liberté.*

1869. — *Nos grandeurs en Jésus (III^e partie). — Le Concile. — Les saints mystères. — La Messe. — Pie IX et ses noces d'or.*

1870. — *Le mois de Marie aux enfants. — Une petite sainte. — Le Pape est infaillible.*

1871. — *A ceux qui souffrent. — Vive le Roi ! — Prêtres et nobles. — Le dogme de l'infailibilité. — Merveilles de Lourdes. — Le bon combat de la foi. — Le Sacré Cœur. — Aux apprentis.*

1872. — *La grâce et l'amour de Jésus (2 vol.). — Hommage aux jeunes catholiques libéraux.*

1873. — *L'école sans Dieu. — La France aux pieds du Saint Sacrement. — La France aux pieds du Sacré Cœur. — Je crois. — Le cordon séraphique. — La confirmation.*

1875. — *Ma mère. — Les ennemis des curés. — Le jeune ouvrier chrétien (I^{re} partie).*

1876. — *L'enfer. — La Sainte Vierge dans le Nouveau Testament. — Le jeune ouvrier chrétien (II^e partie). — Les merveilles de sainte Anne.*

1877. — *Le séraphique Père saint François. —*

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

Tous les huit jours. — Venez tous à moi. — Le mariage. — Les trois roses des élus.

A tout cela il faut ajouter deux volumes sur les miracles de Lourdes, auxquels il travailla pendant les deux dernières années de sa vie, et dont il remit tout juste un mois avant sa mort le manuscrit à son éditeur.

Nous n'avons pas hésité à transcrire cette longue liste, dût-elle paraître fastidieuse, afin de montrer par les faits quelle fut l'étonnante production du saint prélat et son souci de s'adapter aux besoins, aux nécessités de chaque jour. A ce point de vue, il est un incontestable et remarquable modèle. Car s'il y a quelque chose dans son œuvre qui a vieilli, ce qu'on peut concéder, c'est tout à sa louange, puisque cela prouve justement à quel point il s'efforça toujours d'être du moment présent, et à l'affût de l'argument utilisable sur l'heure, pour ainsi dire.

Le succès le plus étonnant répondit à son effort. La preuve est facile à fournir. C'est, par exemple, le recueil des *Instructions familiales*, préparées pour venir en aide à la prédication du clergé des campagnes, et qui se répand, en moins de vingt ans, à quarante-quatre mille exemplaires. Ce sont les opuscules sur *La communion*, *Le Pape*, *La con-*

fession, qui ont été répandus par centaines de mille d'exemplaires, et nous sommes certainement, pour l'un et l'autre, largement au-dessous de la vérité, dans notre estimation. Ces humbles et bien-faisants feuillets furent répandus partout, et ils méritaient cette appréciation de Pie IX :

— Mgr de Ségur fait tant de bien, et ce bien s'étend à tous les pays : car ces petits livres vont partout et sont, pour ainsi dire, jetés aux quatre vents du monde... Oui, oui, répète le Pape, tout le monde connaît et aime Mgr de Ségur.

Et s'adressant à lui, qui ne savait derrière lequel des assistants se cacher :

— Mais comment faites-vous donc pour mener à bien tous ces travaux? et vos livres sont si clairs! Ils sont à la portée de tous !

Pie IX distribua lui-même de sa main, en 1862, aux prédicateurs du Carême, le *Traité de la sainte communion*, tant il répondait à ses sentiments personnels sur le sujet de la communion fréquente.

— On devrait, leur dit-il, donner ce petit livre à tous les enfants pour leur première communion. Et tous les curés devraient l'avoir, parce qu'il contient les règles de la communion comme les entend le Concile de Trente ; enfin, ajouta le Pape, comme je veux qu'elles soient appliquées.

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

Tous ces encouragements, et venant de si haut, soutenaient singulièrement l'apôtre, et pourtant Pie IX, qui l'aimait tant, qui l'approuvait d'une manière si officielle, contresigna la condamnation d'un de ses livres, et il nous faut maintenant parler de cette affaire.

Comme nous l'avons déjà dit, le 8 décembre 1869, sur l'un des piliers de l'entrée de la basilique de Saint-Pierre, un écrit de Mgr de Ségur se trouva affiché comme condamné et mis au catalogue de l'Index, entre un ouvrage de Döllinger, et la lettre insolente du P. Hyacinthe sur le Concile :

« Mon cher seigneur, lui écrivit un évêque de ses amis, j'ai lu le décret qui frappe la traduction de votre livre. En vous voyant en telle compagnie, j'ai pensé à Notre-Seigneur entre les deux larrons. »

Il s'agissait, en effet, de la traduction italienne du traité *Jésus vivant en nous* qui avait été mis à l'Index quelques semaines auparavant, sans que l'auteur eût été prévenu, sans qu'il eût été mis à même de se justifier ni de se corriger. Le coup fut extrêmement dur.

— Si Dieu n'était pas là, dit Mgr de Ségur, on sent que la tête éclaterait!

Mais il ne discuta pas un instant au sujet de sa

soumission. Elle fut immédiate, pleine et entière. Voici le texte qu'il envoya à *l'Univers* et que reproduisirent les journaux et les revues :

Paris, le 12 octobre 1869.

Je viens vous demander de vouloir bien m'aider à remplir un devoir qui, dans les circonstances présentes, me semble plus sacré que jamais. Tout le monde comprendra l'importance que j'attache à la publication de ces quelques lignes. Enfant de l'Eglise et de la vérité, je dois aimer la vérité et l'Eglise plus que moi-même, et fouler aux pieds tout amour-propre, toute considération personnelle, dès que la sainte cause de la doctrine, de l'obéissance et du bien des âmes est en jeu.

Il y a quelques années, j'ai publié sous ce titre : *Jésus vivant en nous*, un opuscule, où je tâchais d'expliquer, ou du moins d'exposer, le grand mystère de *l'union de notre âme avec Notre-Seigneur*. Avant de publier ce petit écrit, je m'étais entouré de précautions minutieuses ; me défiant de moi-même dans des matières si élevées, si délicates, si peu définies, j'avais soumis mon travail à *plusieurs doctes ecclésiastiques* et fait droit à leurs observations. Près de 17 000 exemplaires de mon opuscule se sont répandus en France et pas une observation défavorable ne m'a été adressée ; au contraire, de nombreuses et de très touchantes lettres me permettaient

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

de croire que le petit livre en question faisait aux âmes un bien réel.

Mais la lumière souveraine de Rome discerne les erreurs, que les lumières privées, même les plus autorisées, n'aperçoivent pas toujours. Elle en a découvert dans mon travail, et cela me suffit. Je bénis Notre-Seigneur et je me réjouis de ce que sa Providence a placé ainsi, au sommet de son Eglise, une autorité souveraine, infaillible, toujours vigilante, et qui redresse immédiatement ceux que la meilleure volonté du monde n'empêcherait pas de glisser hors de la voie de la vérité.

Apprenant donc de source certaine que l'autorité compétente trouve dans mon opuscule des *erreurs dogmatiques*, je tiens à déclarer immédiatement que je le réprouve et le supprime, avec tout ce qu'il peut renfermer de contraire à la pure doctrine catholique. Je l'ai déjà retiré de la publicité, et je prie les fidèles qui l'auraient lu ou entre les mains de qui il viendrait à tomber de le regarder comme non venu et comme réprouvé par le Saint-Siège.

Avec la grâce de Dieu, je serai toujours soumis d'esprit et de cœur à tous les jugements du Siège Apostolique.

J'ajouterai, en terminant, que je suis heureux d'avoir à pratiquer à mes dépens ce que je ne cesse d'enseigner aux autres ; d'autant plus que le Saint-Père daigne me faire savoir qu'il me conserve toute

sa bienveillance, et sa main paternelle, qui ne frappe que pour guérir, m'envoie une spéciale bénédiction, afin de m'aider à remplir dignement mon devoir.

Agréez, mon cher rédacteur, l'expression anticipée de ma gratitude et l'hommage de mon affectueux dévouement en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L.-G. DE SÉGUR.

Rien n'honore davantage le prélat que cette soumission, si *humble* et en même temps si digne. On peut se tromper, avec les intentions les plus pures, mais c'est faire preuve d'intelligence que de savoir le reconnaître. Qu'y avait-il donc de condamnable dans la doctrine exposée? Ceci, qui est exactement mis en valeur par la revue allemande *der Catholik* de 1867 (t. II, p. 125) :

« L'auteur veut que le Christ, avec la substance de sa sainte humanité, avant comme après la communion eucharistique, habite essentiellement dans tous les justes, et que même le ciel ne soit pas autre chose que cette présence du Christ dans l'âme des justes et dans les anges. »

Ce qui ne se peut admettre.

« En effet, si Jésus-Christ est présent en nos âmes, ce ne saurait être, répond au saint prélat, sans le nommer, un article de la *Revue des Sciences ecclé-*

siastiques de 1871 (tome XXII de la collection, p. 72 à 86 inclus) que par sa seule divinité ou comme Dieu, et, dès lors, cette présence ne se distinguera pas substantiellement de celle des deux autres personnes de l'adorable Trinité. »

Et l'auteur continue en rappelant l'enseignement traditionnel. Il termine ainsi :

« De tout ce qui précède il est permis de conclure que Dieu, présent par son essence en tous les êtres créés, l'est cependant dans les justes d'une façon tout à fait à part. En eux sa présence serait exigée, supposé que, par impossible, l'immensité ne fût pas un attribut divin ; en eux, Dieu est présent comme ami et comme objet de la béatitude surnaturelle ; ils le possèdent, et leur âme est pour les trois personnes divines un temple et une demeure, où leur sainteté leur permet d'habiter, *templum Dei estis* ; un trône d'où elles règnent sur tout l'homme, dirigent sûrement l'exercice de ses facultés, et font couler dans ses membres le suc régénérateur de la vraie vie et de la résurrection future. *Ex his colligitur quod, licet Deus sit in omnibus per essentiam, praesentiam, et potentiam, non tamen habetur ab omnibus.* (Saint BONAVENTURE, *Compendium. Théol. de rit.* ch. II.)

Telle est la doctrine théologique sur l'habitation de Dieu dans les âmes sanctifiées par la grâce, et dès lors aussi sur la présence de *Jésus vivant en*

nous. Chercher plus, c'est s'exposer à se perdre dans les régions d'un faux mysticisme. Cette habitation, nous le redisons en terminant, est essentiellement commune au Père, au Fils et au Saint-Esprit, car en dehors de l'union hypotastique, en tant qu'état, la théologie ne reconnaît point de présence qui puisse être attribuée à une seule personne autrement que par appropriation. »

A. E.

Nous avons présenté la suite de cette affaire avec un peu d'attention, afin de montrer surtout, avec la haute vertu du prélat, avec son sens de l'Eglise, sa volonté ferme de vivre et d'agir dans la plus rigoureuse orthodoxie. Il souffrit beaucoup de cette condamnation, mais surtout parce qu'il craignait que son petit livre ne nuisît dans quelques âmes à la pureté de la foi ; le reste lui importait peu, et il voulut d'ailleurs reprendre immédiatement la plume pour remettre toutes choses au point. L'ouvrage reparut, corrigé sous le titre : *La grâce et l'amour de Jésus*, et il reçut cette fois la plus définitive et la plus entière des approbations.

Il sera bon de noter encore quelque chose de la piété de Mgr de Ségur envers la Très Sainte Vierge. Nous en avons parlé, mais il est utile d'y revenir,

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

car ce que nous voulons faire remarquer, c'est que si la piété mariale du prélat fut extrêmement vive, elle reposait également sur une doctrine très solide. Ce n'est pas tant son *Mois de Marie* ni les *Merveilles de Lourdes* qui sont à étudier sur ce point, que les opuscules doctrinaux. Dans *L'Enfant Jésus*, il débute de la façon suivante :

« Parmi toutes les créatures qui étaient destinées à former le royaume de son Fils, Dieu en fit une qu'il comble de grâces, de bénédictions, de privilèges tout extraordinaires, afin qu'elle pût être la digne mère de ce Fils unique, qui est vrai Dieu avec le Père et le Saint-Esprit. Cette créature, unique et incomparable, c'est la Sainte Vierge Marie, que ta bonne mère t'a fait connaître et chérir dès tes premières années, mon cher petit enfant. »

Ailleurs, dans ses *Conseils pratiques sur la prière*, il recommande à son jeune pénitent « de prier par la Sainte Vierge ». Et il est curieux de trouver sous sa plume cette thèse chère au P. Chaminate et à toute l'Ecole Marianiste, qu'il a peut-être connue par des religieux du collège Stanislas.

« Pour mieux dire, Jésus veut continuer par toi à aimer la Sainte Vierge sur la terre, à l'honorer, à lui obéir, à être son très bon Fils, comme il l'était

jadis à Bethléem, à Nazareth, en toute sa vie. Il prend ton petit cœur comme un instrument nouveau de son amour envers la Très Sainte Vierge, et si tu n'es pas un instrument docile entre ses mains il ne te reconnaît pas pour son disciple ; il te repousse, comme un bon musicien repousse et rejette un mauvais instrument incapable de servir à son art. Tu le vois donc, la piété envers la Sainte Vierge est aussi *essentielle* à un chrétien que la piété envers Dieu ; cette piété ne consiste pas seulement à aimer la Sainte Vierge, mais encore à faire sa volonté en toutes choses — or, la Sainte Vierge ne veut autre chose que ce que veut Jésus, — à l'honorer de tout son cœur, avec religieux respect ; à la prier tous les jours, pour qu'elle te protège tous les jours ; à t'abandonner enfin entre les bras de son amour maternel, comme faisait jadis le saint Enfant Jésus à Bethléem et à Nazareth... »

Ce thème, d'une sûreté doctrinale absolue et si touchant, il va le reprendre dans son ouvrage *Aux enfants chrétiens*, dans le *Mois de Marie*, dans l'opuscule *Aux apprentis*, dans les *Avis au jeune ouvrier chrétien*, enfin et surtout dans son livre : *L'amour de la Sainte Vierge, La Sainte Vierge dans l'Ancien et le Nouveau Testament*, et, dans *Nos grandeurs en Jésus*, il proposera Marie comme type parfait de tous les chrétiens, partici-

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

pant à la mission de Jésus, sauveur et consolateur des âmes.

« Tous les saints Pères ont proclamé la Bienheureuse Vierge médiatrice de la grâce et du salut, corédemptrice du monde, source et mère de notre rédemption. Il est vrai, elle n'a point par elle-même payé le prix de la rançon : c'est Jésus-Christ seul qui l'a pu faire et qui l'a fait, mais la Sainte Vierge a fourni elle-même, a fourni librement, a fourni seule, la substance de cette chair adorable qui, assumée par le Verbe, est devenue sur la croix le prix de notre salut... En s'offrant elle-même avec son Jésus, dans toute l'étendue de ses intentions (elle) a coopéré directement et efficacement au sacrifice rédempteur de Jésus-Christ et au salut du monde. »

Mais il ne se contentait pas d'instruire doctrinalement, il poussait à la pratique, et toujours avec les mêmes procédés bienveillants et pleins de bonne humeur :

« Si ton atelier, dit-il à l'apprenti, est à quelque distance de chez toi, je te conseille de prendre une bonne habitude qu'ont une quantité d'apprentis ou de jeunes ouvriers de ma connaissance ; à savoir, de réciter en chemin une petite dizaine de chapelet : une fois *Notre Père* et dix fois *Je vous salue, Marie*. Si tu n'as pas de chapelet tu as tes dix doigts ;

autant d'*Ave Maria* que de doigts. C'est le chapelet du père Adam, qu'on est bien sûr de ne jamais perdre. S'il n'est pas indulgencié, il a été du moins béni au baptême. »

Enfin, il avait fait confectionner de petites dizaines, terminées par une médaille, qu'il aimait à distribuer, et qu'on appelait « le chapelet de Mgr de Ségur ».

La connaissance de cette doctrine, l'utilisation de tous ces moyens, devaient dans son esprit conduire plus sûrement à Jésus-Christ, auquel l'âme va s'attacher définitivement par la pratique de la confession régulière, soigneuse, et même fréquente, et par la fréquente communion.

CHAPITRE XII

En ce qui concerne le retour à la pratique de la fréquente communion, Mgr de Ségur a été sûrement un rénovateur. Il a eu à lutter beaucoup, et il l'a fait activement, contre le jansénisme doctrinal, déjà bien atténué de son temps, et surtout contre les pratiques jansénisantes qui étaient en pleine force encore et pleinement admises. On le lui a reproché parfois, et c'est un reproche habituel, d'admettre *trop facilement* au sacrement d'Eucharistie. Pourtant, quelle que fût sa tendresse de cœur et sa mansuétude, il était très sévère quand il le fallait, et très courageux à refuser la communion à ceux qu'il jugeait indignes de la recevoir. A quelqu'un qui insistait dans un cas de ce genre :

— Impossible, répondit-il, mon cher enfant, les choses saintes sont pour les saints ! Vous ne voulez pas quitter vos coupables habitudes, alors vous ne pouvez pas vous nourrir de la manne des anges ; nul ne doit avoir sa place à la table de Dieu et à la table du démon.

Celui qui a raconté le trait et qui s'est éloigné

pour un temps de Mgr de Ségur l'a apporté en approuvant ce qu'il avait fait, et pour montrer justement qu'il n'était pas capable d'une transaction au détriment de Jésus Eucharistie.

Le cas n'est pas isolé, tant s'en faut. Mais, cette réserve faite, il est certain que le prélat prit sur le sujet une attitude très nette et très nouvelle, pour mieux faire comprendre comment on doit, pour ainsi dire, utiliser l'Eucharistie.

Il va l'expliquer d'ailleurs dans la curieuse préface qu'il a placé en tête de l'édition définitive de son livre sur la très sainte communion.

« Ce petit opuscule a suscité plus d'orages qu'il n'est gros : il mettait le doigt sur la plaie vive de notre demi-jansénisme gallican en ce qui concerne l'usage pratique du sacrement adorable de l'Eucharistie. Rome, seule gardienne de la tradition sur l'usage des sacrements, comme sur tout le reste de la religion, envisage toujours et fait envisager aux prêtres et aux fidèles les sacrements de pénitence et d'Eucharistie sous un point diamétralement opposé au point de vue janséniste et gallican ; elle y voit avant tout des secours prodigués à la faiblesse humaine par l'infinie miséricorde du bon Dieu et par l'amour infini de Jésus, notre Sauveur : chez nous on s'est habitué à y voir principalement la justice et la sainteté.

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

De là, une direction toute contraire dans l'enseignement des Séminaires, dans les catéchismes et dans la prédication, au confessionnal et dans les livres de piété. A Rome dominant toujours l'indulgence, la bonté, la miséricorde, l'espoir de la guérison, un tendre amour pour les âmes : chez nous dominant, ou plutôt dominaient, une sévérité qui se croyait sainte et une crainte qui se disait respectueuse.

J'ai composé ce petit traité en 1860 sur les instances de plusieurs professeurs de Grand Séminaire. Il se répandit avec une extrême rapidité !... A mesure que les éditions se sont succédé, j'ai profité de mon mieux de plusieurs observations et critiques bienveillantes, expliquant davantage certains points qui pouvaient être mal interprétés, ajoutant quelques autorités, entre autre (à la prière du Maître du Sacré-Palais à Rome) celle du Pape Innocent XI dans son bref sur la communion fréquente, et tâchant de rendre mon petit travail tout à fait inattaquable.

Il a été rudement attaqué ; dans une grande ville, plusieurs curés ont cru pouvoir le dénoncer en pleine chaire, afin de prévenir leurs paroissiens contre le venin ; un bon vicaire, dans son zèle pour la pure doctrine, recueillait avec soin tous les exemplaires qui lui tombaient sous la main et les brûlait avec une sainte ferveur ; on ne se gênait pas pour

déclarer que c'était une vraie peste, un tison d'absurdités, d'idées impraticables, etc.

Le Pape, heureusement, ne fut point de cet avis, et ce me semble Notre-Seigneur non plus. »

Qu'y avait-il donc, dans ce fameux ouvrage, et qui devait provoquer une telle émotion ? Rien qui soit *pour nous* un sujet d'étonnement. Mais il n'en était pas de même au moment où il fut publié. L'auteur s'efforce, au début du traité, de donner aux chrétiens l'idée vraie de la sainte communion.

« Son but *c'est d'alimenter* l'union sanctifiante et vivifiante de notre âme avec Dieu ; *c'est d'entretenir et de fortifier* en nous la vie spirituelle et intérieure... La communion n'est pas une *récompense* de la sainteté acquise, elle est un *moyen* de conserver la grâce, de l'accroître et d'arriver à la sainteté, *elle n'est jamais qu'un moyen.* »

Il rappelle ensuite l'enseignement du Concile de Trente, qui exprime le vœu de voir les fidèles communier sacramentellement toutes les fois qu'ils assistent à la messe, sans se contenter de la communion spirituelle, afin de recueillir plus abondamment les fruits du très saint sacrifice (*Concile de Trente, sess. XXII, chap. vi*).

Enfin, il y ajoute l'enseignement du catéchisme romain :

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

« Que les fidèles sachent bien qu'il faut communier souvent. Sera-t-il mieux de communier tous les mois, ou toutes les semaines, ou tous les jours? On ne peut prescrire à ce sujet une règle très fixe et uniforme pour tous ; cependant, voici la règle très sûre, donnée par saint Augustin : « Vivez de telle sorte que vous puissiez communier *chaque jour*. » Il sera donc du devoir des curés d'exhorter fréquemment les fidèles à ne pas négliger de nourrir tous les jours et de fortifier leur âme par ce sacrement, d'après le même principe qui leur fait regarder comme nécessaire le soin d'alimenter leur corps chaque jour. Il est évident, en effet, que l'âme aussi bien que le corps a besoin de nourriture... »

Voilà la volonté de l'Eglise : après qu'il l'a rappelée, il s'occupe à écarter les objections. On les connaît, car ce sont toujours les mêmes :

« L'un estime qu'il n'est pas assez saint ! Et on lui répond que la communion exige seulement l'état de grâce, c'est-à-dire l'absence du péché mortel, mais qu'elle lui donnera les moyens de se maintenir dans cet état de grâce et d'accéder à la sainteté.

L'autre affirme qu'il n'est pas digne de se rapprocher de Dieu, ce qui est certain, mais que cette humilité n'est qu'apparente et doit céder à l'appel de l'amour et de la miséricorde divine. L'autre dit encore que s'il communie souvent « cela ne lui fera

plus d'effet », ce qui est exact au regard de ses nerfs, de sa sensibilité et de son imagination : mais ce qui est certain, et ce qui est plus important, c'est que la communion lui apportera toujours quelque chose pour éclairer son intelligence et fortifier sa volonté. »

Toutes les objections sont courantes, du même ordre ; il prend la peine d'y répondre. Mais à quelle conclusion veut-il aboutir ?

« Faut-il désormais que vous communiez tous les jours ? Un conseil de ce genre donné indistinctement serait d'une haute imprudence ; et, avec l'Eglise, je ne vous conseille de communier tous les jours que si vous vivez et voulez vivre tout à Dieu. Mon intention a été de vous faire bien comprendre l'objet et l'usage de l'Eucharistie... et de vous montrer que, loin d'avoir peur de la sainte communion, nous devons tous la recevoir souvent et réaliser de plus en plus les vœux de l'Eglise, qui nous la présente chaque jour. »

Cependant, un peu plus tard, un autre opuscule, intitulé *Tous les huit jours*, est une vive exhortation adressée à toutes les personnes pieuses de communier au moins une fois par semaine ; il y reprend sa lutte pour la communion fréquente et la réfutation des objections. Il rappelle une fois de

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

plus que Jésus s'est fait dans la communion la nourriture spirituelle du chrétien :

« C'est pour cela qu'il a pris cette forme, et non pas une autre : le pain et le vin sont, en effet, la base de l'alimentation de l'homme. Enfin, Notre-Seigneur, dit-il, habite avec nous dans l'Eucharistie « pour continuer sur la terre, jusqu'à la fin du monde, l'œuvre de son incarnation » ; puis pour être, sous cette forme visible et sensible de son sacrement, le centre, la vie de son Eglise ; c'est encore afin d'y recevoir jour et nuit les adorations que les âmes fidèles lui rendent au nom du monde entier ; c'est enfin parce qu'il voit combien nous avons besoin « d'un consolateur, d'un ami intime, d'un refuge, d'un médecin, d'un confident, au milieu de toutes nos peines et de toutes nos douleurs ».

Il va reprendre cette admirable et touchante catéchèse dans son opuscule sur la messe, sur les saints mystères, dans le tout petit ouvrage intitulé : *Venez tous à moi.*

« De nos jours, plus que jamais, nous devons aller prier au pied du Saint Sacrement. Que de folies, de crimes, de blasphèmes, de conspirations contre Jésus-Christ, l'Eglise, le Pape, les meilleurs serviteurs de Dieu. Et tout spécialement que de péchés de tout genre, que d'horreurs contre la très sainte

Eucharistie, que de sacrilèges, que de forfaits !... Quel est le chrétien qui, à la vue de tant de péchés commis contre Jésus-Christ, aura le courage de le laisser là tout seul, sans chercher à réparer tous ces crimes, publics et privés, à compenser par un peu d'adoration, à consoler par un peu d'amour le Cœur si bon, si aimant de Notre-Seigneur. Or, c'est surtout aux pieds du Saint Sacrement que cela doit se faire, puisque le Saint Sacrement est Jésus-Christ lui-même, présent pour nous ici-bas. »

On comprendra, après avoir revu ces textes si émouvants, que le saint prélat ait conduit tous les siens à une tendre dévotion eucharistique et qu'il ait soutenu de tout son pouvoir les œuvres qui tendaient à faire connaître, aimer et honorer l'adorable présence réelle.

Dans ses lettres, il revient perpétuellement sur ce sujet. Il écrit de Laigle, le 8 septembre 1859, au frère Beaudime qui s'occupe des enfants qui ont quitté l'école, et des apprentis de la rue de Grenelle :

« Le dimanche 25, j'irai faire une visite à nos chers roquets de la rue de l'Ouest, et je leur ferai l'instruction. Voudriez-vous les avertir, ainsi que nos grands jeunes gens, que pour mieux espacer le temps qui sépare la communion de l'Assomption de celle

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

de la Toussaint, nous mettrons au dimanche 25 septembre la *communion* du mois... »

Il écrit à ses enfants :

Paris, le 24 juillet 1863.

« Préparez-vous tous à la *communion* de l'Assomption que nous célébrerons, selon notre usage, le dimanche précédent, 9 août. »

De Laigle en avril 1864 :

« Vous savez, mes enfants, que notre âme ne peut pas plus impunément se passer de nourriture que notre corps, et qu'elle meurt bientôt de faim quand elle reste longtemps sans recevoir le pain vivant descendu du ciel exprès pour la nourrir. Elle est si grande, que sa nourriture est le bon Dieu lui-même qui a dit : « Ma chair est vraiment une nourriture. Si vous ne la mangez, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle. » J'espère, mes chers enfants, que celui qui m'écrira après la communion de notre Société me donnera sur ce point des nouvelles consolantes... »

A plusieurs de ses fils, il écrit, de Laigle, le 25 août 1862 :

« Du courage, mes bons et chers amis. Pendant mon absence, faites comme si j'étais là, et, pour rien

au monde, ne négligez une seule de vos communions. La communion est le centre et la vie la circonférence... »

A un autre de ses enfants il écrit le 26 juillet 1860 :

« Pour toi, tu es sous la garde directe du bon Jésus, que tu as la sagesse d'aimer et dont tu cimentes souvent l'union par la communion du sacrement de la persévérance et de la force. Dans l'ordre de la grâce comme dans celui de la nature, il n'y a de robustes que ceux qui se nourrissent bien ; or, le pain de la vie, de la vraie vie, de la vie éternelle, c'est la chair adorable et adorée du Seigneur. Puisqu'il dit à tous « prenez et mangez », obéis à sa voix, prends et mange. Ne crains jamais de trop communier ; on ne communie trop que quand on communie mal, et quand on a bonne volonté comme toi, les communions sont toujours excellentes et les misères qui s'y rencontrent ne sont qu'accidentelles et sans aucune importance. »

Aux enfants du Petit Séminaire de Montmorillon, il écrit le 24 mars 1863 :

« Adieu, mes petits enfants, je vous bénis et vous embrasse tous avec une tendresse vraiment paternelle. Veuillez ne pas m'oublier devant le Saint Sacrement, et surtout veuillez ne jamais oublier tout

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

ce que je vous ai recommandé à l'égard du Saint Sacrement. Le Saint Sacrement est l'âme et le cœur du sacerdoce. »

On pourrait multiplier les exemples. De quelque côté, à quelque personne qu'il s'adresse, il revient sur cette question de l'Eucharistie, et l'on peut dire que ce sera presque son dernier mot, puisque dans la dernière lettre qu'il dicta le 28 mai 1881, à l'adresse de *Dom Gréa* :

« ... Je leur recommande (à vos fils prochainement ordonnés), très particulièrement, d'abonder et de surabonder en énergie de foi et de prière, en dévotion humble et affectueuse envers la *très sainte Eucharistie*, en amour envers la bonne Sainte Vierge, en dévouement inaltérable envers Rome et le Saint-Siège, en parfaite innocence et en horreur des moindres péchés.

Dans la nuit même qui suivit, Mgr de Ségur fut frappé de la congestion cérébrale dont il mourut dix jours après, le 9 juin. Il s'en allait après avoir manifesté pour ainsi dire, une fois de plus, et comme par manière de testament, les grands amours de sa vie, Jésus et Jésus Eucharistie, la Très Sainte Vierge, le Saint-Siège, et qu'il avait essayé de faire partager et de communiquer aux chères âmes qu'il avait tant aimées, si persévé-

ramment servies. Il mourait vraiment sur la brèche en bon soldat du Christ, mais si son rayonnement fut immense pendant sa vie, on peut dire qu'après sa mort il se continua.

« Sur la boîte de plomb qui renfermera mon cœur, a-t-il écrit dans son testament, on gravera ces mots : « Jésus, mon Dieu, je vous aime et vous adore de toute mon âme au Très Saint Sacrement de l'autel. »

Ce cri d'amour si ardent et si chaud ne peut être comme une flamme brillante qui brusquement s'éteint. Nous ne pouvions dans ce travail modeste recueillir toutes les palpitations de ce cœur généreux. Il fallait, hélas ! se borner. Nous l'avons fait avec regret, très conscient de notre insuffisance, heureux tout de même d'avoir pu retracer dans ces quelques lignes, et si mal que ce fût, quelques détails de cette grande vie. Elle n'est pas terminée ; l'action posthume du saint aveugle a été, est et sera encore très grande. Faut-il rappeler que c'est dans cette vieille maison grise de la rue du Bac, où il est mort, qu'un matin de mars 1886 six jeunes gens, conduits par Robert de Roquefeuil, se réunirent pour assister à la sainte messe, communier et commencer la réalisation d'un très grand projet. Depuis déjà quelque temps, M. de Mun a préparé

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

l'éclosion d'un mouvement de jeunesse à l'imitation de ce qu'ont fait, en Suisse, en 1841, au lendemain du désastreux Sunderbund, les étudiants catholiques du canton de Fribourg. Après la messe, il réunit au local de l'œuvre des Cercles les six jeunes gens. Il prononça quelques paroles chaudes et ardentes, il leur montra l'œuvre à réaliser qui était d'établir en France un ordre social chrétien. Il leur indiqua la méthode à suivre, donna quelques indications sur l'organisation qu'il fallait adopter, puis s'en alla. Les six étudiants prirent un nom : *Association catholique de la Jeunesse française* ; une devise, *Piété, étude, action*, divisant au crayon bleu une carte de France en sept régions, qu'ils se partagèrent, et commencèrent ainsi une action dont on a pu voir, depuis lors, l'importance et les résultats.

Cependant, qui aurait dit encore quel succès était réservé à l'œuvre des Congrès eucharistiques préconisée par Mlle Tamisier ? Mgr de Ségur lui-même, en présence des attaques et des difficultés, finit par se lasser, semble-t-il, jusqu'au découragement.

« Je crois, écrira-t-il peu de temps avant sa mort, que notre désir n'était qu'un simple désir de foi vive et d'amour ardent... Aujourd'hui, l'exécution de ce

magnifique projet me semble impraticable. Comme les vieilles hirondelles qui ne sont plus capables de fendre l'air, je me mets forcément à l'arrière-garde! »

Que dirait-il s'il pouvait assister cinquante ans après à la merveilleuse efflorescence de ce projet, du succès duquel il avait douté. Et avec quelle joie aurait-il accueilli le décret du Pape Pie X sur la communion des enfants et la communion fréquente!

Enfin, avec quel enthousiasme saluerait-il les triomphes actuels du Siège apostolique et ferait-il la constatation de son continuel prestige, plus étendu, plus international que jamais.

Sa chère œuvre de Saint-François de Sales, qui, disait-il dans l'opuscule qu'il lui a consacré, *a pour but la conservation et la défense de la foi menacée et vivement attaquée par l'impiété et le protestantisme*, résida longtemps dans la vieille maison de la rue du Bac. Elle y gardait, un peu appauvrie par les legs du saint prélat à ses amis, la chapelle dans laquelle il a tant prié, tant souffert, tant réconforté et tant consolé. Il était doux de s'y rendre et d'y demander l'aide et la protection du cher disparu. Il semblait toujours qu'il allait une fois de plus ouvrir la porte, glisser sur les tapis et prononcer à l'oreille la parole qu'il fallait.

Mais la maison a dû disparaître. L'œuvre reste

MONSEIGNEUR DE SÉGUR

établie, et maintenant, dans son local de la rue du Cherche-Midi, on a reconstitué l'oratoire ; on y vit surtout de l'esprit du fondateur, et de là on continue à faire un bien immense. C'est tout ce que désirait le saint prélat, qui eût approuvé et aimé le cri d'amour de Mme Carré de Malberg, fondatrice des Filles de Saint-François de Sales, sous la direction du vénérable chanoine Chaumont, qu'aima tant Mgr de Ségur. Elle aimait à répéter sans cesse : « Vive Jésus à tous nos dépens ! » et en cela elle était bien de la famille spirituelle de saint François de Sales et de Mgr de Ségur. Qui donc, en effet, a désiré cela plus que lui, qui donc s'est sacrifié davantage pour en assurer la réalisation ? De toute son âme délicate, sans redouter aucun effort, aucune souffrance, il s'est donné pour le service de son Maître, et c'est à cause de cela qu'il est si séduisant, si attirant, et que le souvenir de l'admirable prêtre est ineffaçable. Mais surtout, ce qui est mieux encore, c'est que son cœur continue à éclairer et à réchauffer d'autres très nobles cœurs. A son exemple, ils prennent le flambeau et le soutiennent, ils ne craignent pas de s'user comme il l'a fait, pourvu qu'en tout et par-dessus tout, pour la gloire de Dieu et le bien des pauvres âmes, Jésus soit le mieux aimé !

DU MÊME AUTEUR

*A la Librairie Gabriel Enault, 77, rue de Rennes,
Paris, VI^e.*

La tristesse de Brou. 9 francs.
Figures de Saints. 7 fr. 50

*En vente à la Visitation Sainte-Marie de Bourg-
en-Bresse (Ain).*

**Saint Michel des Saints, de l'Ordre
des Trinitaires Déchaussés (Vich
1589-† Valladolid 1625). franco 4 fr. 50**

**NIHIL OBSTAT. PARISIIS DIE 22^o OCTOBRIS 1936. FR. PROTIN
IMPRIMATUR. LUTETIÆ PARISIORUM DIE 23^o OCTOBRIS 1936
V. DUPIN, V. G.**